

5^e Année - N° 211

Le N : 1 \$ 00

Jeudi 14 Septembre 1944

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



L'ARCHÉOLOGUE.

(Bois gravé d'après un dessin de J. Y. C.)

VOTRE INTERET

VOTRE DEVOIR

*Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.*

Souscrivez aux
**BONS DU TRÉSOR
INDOCHINOIS**

Taux d'intérêt annuel 2 %

BONS A UN AN

*émis à 98 \$ 00
remboursables
au pair à un an de date*

BONS A TROIS MOIS

*émis à 99 \$ 60
remboursables
au gré du porteur*

*au pair à trois mois de date
à 100 \$ 50 à six mois de date
à 101 \$ 00 à neuf mois de date
à 101 \$ 60 à un an de date*

**Vous trouverez aux guichets des Banques,
des comptables du Trésor et de l'Enregistre-
ment des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000
et 100.000 piastres.**

**Les bons à un an à moins de 6 mois
d'échéance, et les bons à trois mois à toute
époque sont escomptables à la Banque de
l'Indochine (Taux 3 %).**

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

5^e Année - N° 211

14 Septembre 1944

Edité par

L'ASSOCIATION ALEXANDRE-DE-RHODES

6, avenue Pierre-Pasquier — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc.

doivent être adressés à la Revue

« INDOCHINE »

6, avenue Pierre-Pasquier — HANOI

ABONNEMENTS :

Indochine et France :

Un an : 40 \$ 00, 6 mois : 25 \$ 00

Etranger :

Un an : 55 \$ 00, 6 mois : 35 \$ 00

Le numéro : Une piastre.

SOMMAIRE

*Enquête sur les nouveaux destins de l'intelli-
gence française. — Historiens au labeur, par
Pierre LAFUE.*

*Souvenirs d'un vieil annamitisant (suite), par
L. CADIÈRE.*

*Provinces d'Indochine. — Le Darlac, par Geor-
ges-Marie PROUX.*

La caverne aux monstres, par Marcel FAUCHOIS.

*Avenir du caoutchouc. — Produits concurrents
du caoutchouc de plantation, par H. BERLAND.*

Ombres d'Angkor, par le docteur GUY-ISSARTIER.

*Les Français en Chine et en Indochine. —
M. Clément Bourger, créateur des usines
électriques de Tien-tsin et du Darlac.*

Abonnements : Les abonnements partent
du 1^{er} de chaque mois.

Changements d'adresse : Toute demande
de changement d'adresse doit être accompa-
gnée de 0 \$ 40 en timbres et rappeler
l'adresse précédente, faute de quoi le chan-
gement ne pourra être effectué.

Règlements : Nous prions instamment nos
lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adres-
sent un règlement, de bien vouloir nous
rappeler le numéro figurant en haut, à
droite, sur notre facture.

Nos factures de renouvellement sont en-
voyées un mois environ avant l'expiration
de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un
mois après la fin de l'abonnement, nous
serons dans l'obligation d'envoyer un recou-
vrement postal et les frais en seront à la
charge de l'abonné. Aucun règlement par
acompte n'est accepté.

ENQUÊTE SUR LES NOUVEAUX DESTINS DE L'INTELLIGENCE FRANÇAISE

HISTORIENS AU LABEUR

par Pierre LAFUE

(*La France de l'esprit*, Paris, 1943.)

IL existe, on le sait, dans notre pays, deux traditions ou plutôt deux tendances historiques. D'un côté, l'histoire philosophique qui recherche les lois de la politique, soutient des théories, indique le sens des institutions et recherche les raisons de leur développement comme aussi de leur décadence. D'autre part, l'histoire narrative, qui se contente de raconter les événements et s'efforce, avant tout, d'apporter un récit objectif.

Depuis le commencement de ce siècle, ce fut toujours d'une de ces deux écoles que se réclamèrent les historiens français. Leur probité, leur conscience, leur précision dans l'analyse et leur prudence dans l'hypothèse sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'y insister. Si certaines nations, comme l'Allemagne, ont produit un plus grand nombre d'œuvres maîtresses, nulle part les règles de la méthode historique n'ont été posées aussi nettement que chez nous ; nulle part on n'a su faire avec autant d'esprit de sacrifice abstraction de soi-même et de ses idées préconçues, le pire étant, ainsi que le disait Augustin Thierry, de chercher dans l'étude du passé « des arguments pour sa doctrine et des amis pour sa cause ».

Appliqués sans défaillance, ces principes nous avaient presque rendu, avant la guerre, dans un domaine où nous avions été des initiateurs, une primauté que nous n'avions d'ailleurs perdue qu'en apparence.

On aurait pu craindre, il est vrai, que la catastrophe interrompît cet effort. Or, il n'en a rien été. Si difficiles que soient les conditions matérielles dans lesquelles nos historiens se voient obligés de travailler, ils n'en ont pas moins poursuivi leurs recherches. Les grandes collections, en particulier, ont repris très vite leur activité, qui est maintenant redevenue à peu près normale.

Et la production actuelle n'apparaît certes pas inférieure à celle qui l'a précédée. Au contraire : si l'histoire romancée née de cette histoire narrative, qui avec Barante, avait déjà presque touché aux limites de l'invention littéraire, n'a pas complètement cessé

de plaire au grand public, elle est loin désormais de jouir d'autant de crédit. La masse des lecteurs elle-même exige aujourd'hui le respect de la vérité historique et se méfie des textes dont la documentation lui paraît insuffisante.

C'est que, plus que jamais, on comprend l'importance de l'histoire, le rôle essentiel qu'elle peut jouer dans la vie d'un peuple qui aspire à trouver dans son passé un puissant réconfort. Aussi, certaines époques ont-elles été, en 1940 et 1941, étudiées avec prédilection, peut-être à cause des enseignements applicables au présent qu'il semblait possible d'en retirer.

Sur le Moyen âge, après les *Textes de Documents* publiés par la Collection « Clio » et destinés surtout à faciliter aux étudiants l'accès de la période médiévale, après *Les Recueils des Actes de Charles le Simple* édités par l'Académie des Inscriptions sous la direction de M. Fernand Lot, nous citerons *La Société féodale*, de M. Marc Bloch, où sont redressées bien des erreurs commises couramment sur un régime qui eut sa raison d'être et même sa bienfaisance, ainsi que *l'Histoire économique de l'ancienne France*, de M. Henri Sée, qui brise lui aussi les faux miroirs dans lesquels on avait voulu que notre vieux peuple contemplât son image.

Quant à la collection créée par M. Gustave Glotz, elle a accompli ces deux dernières années une tâche considérable en mettant au jour : *L'Europe occidentale de 1270 à 1380*, par M. Robert Fawtier, où les conséquences durables de la guerre de Cent ans sont soulignées avec une grande pénétration ; et, sous la signature de M. Charles Petit-Dutaillis, *l'Essor des Etats d'Occident*, qui décrit l'évolution de la société française au XIII^e siècle, le triomphe de la papauté avec Innocent III, l'établissement de monarchies fortes en France et en Angleterre, et enfin la reconquête espagnole.

Toujours dans cette série, le tome VII, dû à M. Joseph Calmette, ressuscite avec vigueur les règnes de Charles VII et de Louis XI, c'est-à-dire le moment où s'éla-

bore, autant par la plume que par l'épée, un monde nouveau.

Sur la Révolution, l'Empire, la Restauration, la curiosité de nos érudits ne s'est pas exercée, du reste, avec moins de persévérance. De ces trois périodes étroitement dépendantes, le groupe des chercheurs qui a choisi de se consacrer aux cent cinquante dernières années, a donné une belle étude, avec portraits, cartes et fac-similés permettant de suivre au jour le jour des événements décisifs pour notre patrie.

Une autre collection : « Introduction aux Etudes historiques », publiait peu après *La Révolution de l'Empire*, de M. Louis Villatte, qui projette de vives lueurs sur les mobiles secrets de la politique napoléonienne.

D'autre part, l'entreprise monumentale de l'« Histoire de l'Eglise », qu'anime M. Augustin Fliche, a mené à bien deux ouvrages qui ne tarderont pas sans doute à devenir classiques : *L'Eglise au pouvoir des laïques*, de M. Emile Amann, suivi de la *Réforme grégorienne et la Reconquête chrétienne*. Enfin, une *Histoire religieuse de la France au XIX^e siècle*, préfacée par M. Paul Claudel, apporte les informations les plus sûres sur le renouveau catholique que l'on observe chez nous depuis cent ans.

Un pays comme le nôtre ne pouvait d'ailleurs cesser longtemps de s'intéresser à l'antiquité où il découvre les origines de sa civilisation. L'*Histoire romaine* qu'a fait paraître naguère M. Jean Hatzfeld semble être le résumé le plus exact des connaissances actuelles sur la question. Sur « la Vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'Empire », M. Jérôme Carcopino nous apporte les détails les plus précieux et nous fournit ainsi une contribution essentielle à l'étude des civilisations méditerranéennes.

Plus accessible à la foule des lecteurs, mais non moins solidement documentée, la *Nouvelle Histoire romaine*, de M. Léon Homo, met à la portée de tous des notions d'autant plus précieuses qu'elles tendent à expliquer la formation de nos sociétés modernes.

Notre science historique ne s'est pas bornée cependant à traiter de notre vie nationale. Elle s'est occupée aussi de l'étranger, avec le livre de M. Henri Hauser : *La Prépondérance espagnole* (de 1550 à 1600) et avec *L'Asie orientale des origines au XIII^e siècle*, de M. René Grousset.

Grâce aux ouvrages de M. Pierre Champion sur Charles IX et Henri III, nous en revenons, il est vrai, à un temps très proche du nôtre, à ce XVI^e siècle où la patrie semblait divisée et irrémédiablement affaiblie,

alors qu'elle n'était pas très éloignée en réalité d'un magnifique redressement. Tentant une vaste synthèse, M. Jean Héritier a évoqué avec beaucoup de force la grande figure de Catherine de Médicis, tandis que des écrivains renommés consacrent des biographies à d'autres souveraines, M. René Benjamin à Marie-Antoinette, M. Jules Bertaut à Marie-Louise, M. Auguste Bailly à Anne de Bretagne, deux fois reine et que M. Gonzague Truc nous parle de cette Renaissance italienne qu'il admire tant, ainsi que de son mécène le plus illustre, le pape Léon X.

Nous ne pouvons enfin passer sous silence des œuvres aussi fécondes, par les comparaisons ou les discussions qu'elles suscitent, que *Trois Epreuves*, de M. Daniel Halévy, où l'auteur expose le parti que nous avons toujours su tirer de nos défaites et l'*Histoire diplomatique de la France pendant la Grande guerre* de M. Pingaud, qui, avec l'exposé synthétique de M. Bertrand de Jouvenel : *De Versailles à Locarno*, apporte une contribution importante au débat sur les causes du conflit européen.

Sur le même plan, il convient de faire une place à part à l'ouvrage capital de M. Marcel Dunau : *Le Système continental et les débuts du royaume de Bavière*. Dans ce livre, qui résume les travaux d'une longue série d'années, l'auteur prélude à une étude plus vaste encore : celle des rapports de l'Empereur avec l'Allemagne. La Bavière lui paraît être le pivot de toute la politique allemande de Napoléon qui a essayé de former autour d'elle son système européen. A ce titre, cet ouvrage, d'une valeur historique durable, apporte des solutions à des problèmes très actuels.

Mais il faut se borner. Ce bilan, si rapide, si incomplet qu'il soit, n'en montre pas moins assez nettement que l'histoire reste un des instruments les plus efficaces de notre expansion intellectuelle. On semble soupçonner aujourd'hui que sa mission n'a jamais été plus essentielle, puisqu'elle nous réapprend en somme le secret des relèvements prodigieux qui ont toujours succédé à nos désastres. N'est-ce pas un signe favorable que de constater l'accueil empressé que le public français réserve en ce moment aux monographies qui retracent la vie de nos grands « restaurateurs » : Richelieu, Colbert, Sully ?

Rien ne pouvait, semble-t-il, prouver plus clairement que la France ne s'abandonne pas et qu'elle ne se passionne pour son grand passé qu'afin de mieux préparer son avenir.

Souvenirs d'un vieil annamitisant⁽¹⁾

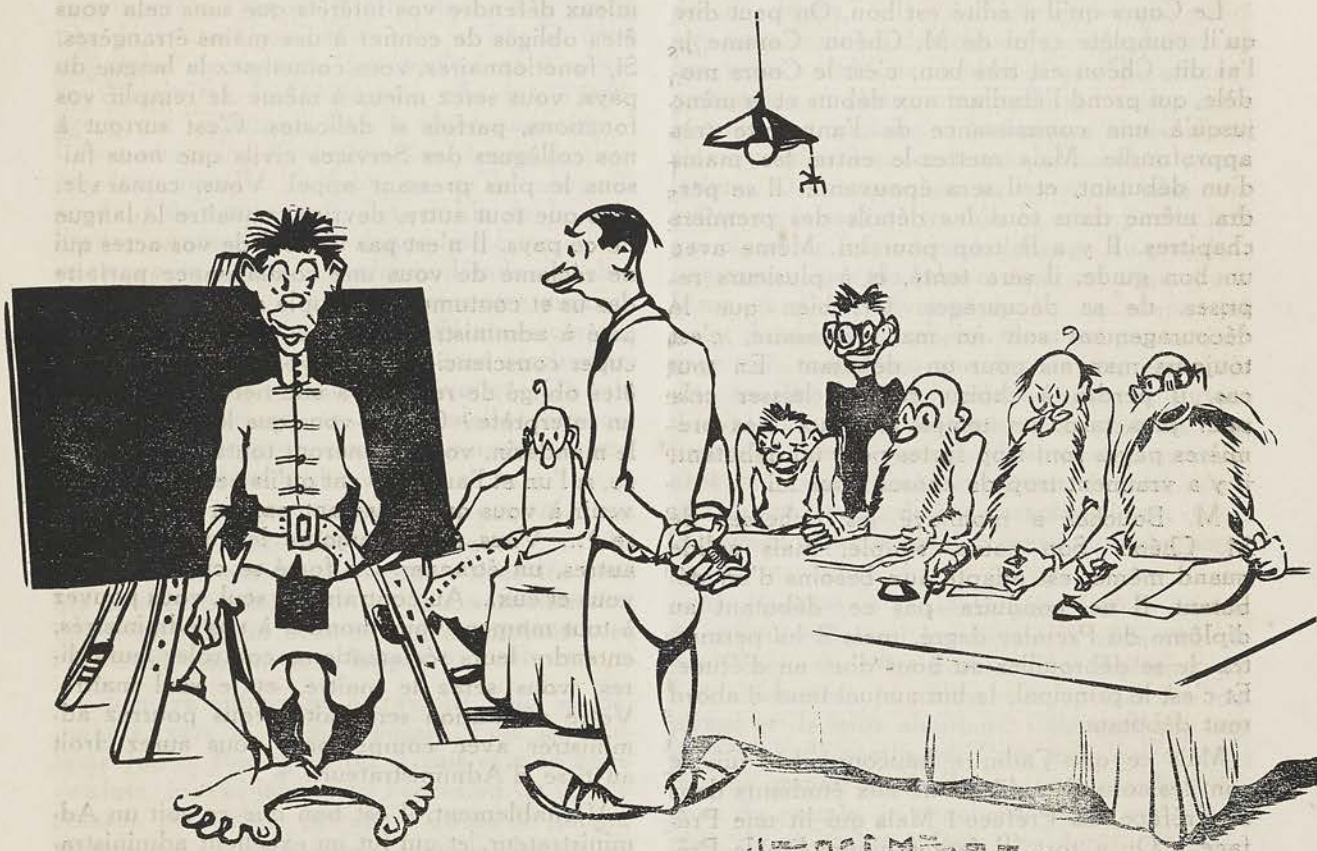
(Suite)

par L. CADIÈRE
des Missions Étrangères de Paris

M. Boucher était non seulement un très bon annamitisant, mais il avait aussi un coup de crayon remarquable. Au cours des séances d'examen, il s'amusait à croquer tantôt les examinateurs, tantôt les candidats. J'ai là, dans une chemise, quelques feuilles de papier écolier, ce bon papier écolier d'autrefois, que l'Administration prodiguait, couvertes de têtes. Il y a la mienne. Mais comme il m'a fait vieux ! Est-ce que je serais si vieux que ça ? Il y a un mandarin,

l'air de dire : « Si on pose des questions aussi difficiles, qui donc sera reçu ? ». Non, ce candidat des Postes ne s'en faisait pas. Reçu ou pas reçu, cela n'avait aucune importance, car il était bien convaincu, et les examinateurs plus que lui, qu'il ne savait réellement rien.

Il y a la tête de M. Thalamas. Quel causeur émérite ! Avec lui, les séances de la Commission centrale, qui, normalement, sont expédiées en deux ou trois heures, duraient un jour entier, et parfois débordaient sur le lendemain. C'était



L'examineur : « Demandez-lui où habite son père. »

Le candidat : « Cagna papa pour toi a daou. »

membre de la Commission d'examen. Il y a la tête d'un candidat, du Service des Postes. Celui-là ne s'en faisait pas. C'était un peu comme celui à qui on demandait : « Comment dites-vous « maison » en annamite ? » Et qui levait les bras au ciel d'un air découragé, avec

un régal. Une histoire en amenait une autre, et puis une autre. Pendant ce temps M. Boucher,

(1) Voir nos numéros 120, 122, 126, 129, 131, 134, 139, 144, 149, 151, 154, 163, 170, 179, 183, 185, 189, 191, 195, 202, 207.

toujours en retard, toujours pressé, faisait manœuvrer son crayon. M. Thalamas n'était pas aimé dans les bureaux. Pour une question de plumes, pour une armoire, parce que, un beau jour, à 3 heures de l'après-midi, il ne peut avoir personne au bout du fil, dans un bureau, il faisait une histoire terrible. On ne l'aimait pas. Il m'est arrivé de le défendre. Dans l'Administration, pour que M. Lebureau ne s'endorme pas dans une admiration béate de lui-même, il est bon que, de temps en temps, un mauvais coucheur frappe du poing sur la table et casse quelques vitres.

J'entends encore M. Boucher, président de Commission d'oral : « Mais non, ce n'est pas comme cela qu'il faut dire. Tenez, faites comme moi : *hỏi, ngã*. Vous voyez la différence ». Quand il faisait les cours d'annamite, il a dû être un très bon professeur.

Le Cours qu'il a édité est bon. On peut dire qu'il complète celui de M. Chéon. Comme je l'ai dit, Chéon est très bon, c'est le Cours modèle, qui prend l'étudiant aux débuts et le mène jusqu'à une connaissance de l'annamite très approfondie. Mais mettez-le entre les mains d'un débutant, et il sera épouvanté. Il se perdra même dans tous les détails des premiers chapitres. Il y a là trop pour lui. Même avec un bon guide, il sera tenté, et à plusieurs reprises, de se décourager. Or, bien que le découragement soit un mal nécessaire, c'est toujours mauvais pour un débutant. En tout cas, il perdra à choisir ceci, à laisser cela pour plus tard, un temps précieux. Les premières pages sont trop fortes pour un débutant, il y a vraiment trop de choses pour lui.

M. Boucher a monnayé les richesses de M. Chéon. Son cours, simple, mais solide quand même, est adapté aux besoins d'un débutant. Il ne conduira pas ce débutant au diplôme du Premier degré, mais il lui permettra de se débrouiller au bout d'un an d'étude. Et c'est le principal, le but auquel tend d'abord tout débutant.

Mais ce que j'admire beaucoup chez lui, ce sont les conseils qu'il donne aux étudiants dans sa Préface. La Préface ! Mais qui lit une Préface ? On a tort. Il faut toujours lire la Préface d'un livre, surtout celle du « Cours élémentaire d'annamite » de M. Boucher. Il y donne d'abord des conseils, pour le choix d'un répétiteur — il attache une trop grande importance au répétiteur — pour la manière de résoudre progressivement les difficultés que rencontre le débutant, sur la méthode de travail. Et puis il donne des encouragements aux fonctionnaires. Ce sont ces conseils, ces exhortations qui sont précieuses.

Après avoir fait ressortir le ridicule dont se couvrent les Français qui emploient des expressions comme : « *di vè* tout ça », « *di vè* la lampe » — et ce sont parfois des licenciés, des docteurs, des agrégés, qui emploient ce « *sabir* grotesque » — il continue :

« Apprenez donc l'annamite malgré tout. Lorsque vous serez maître de vous, lorsque vous pourrez, « les mains dans les poches », circuler partout sans éprouver de grandes difficultés pour vous faire comprendre et pour comprendre ce qui se dit autour de vous, vous verrez alors combien ce pays vous paraîtra moins maussade, combien vous vous y attacherez, combien sa population vous apparaîtra comme plus digne d'intérêt. Tout vous intéressera, vous prendrez à cœur votre métier, que vous soyez fonctionnaire ou non. Si, colons, vous connaissez la langue du pays, vous pourrez mieux défendre vos intérêts que sans cela vous êtes obligés de confier à des mains étrangères. Si, fonctionnaires, vous connaissez la langue du pays, vous serez mieux à même de remplir vos fonctions, parfois si délicates. C'est surtout à nos collègues des Services civils que nous faisons le plus pressant appel. Vous, camarade, plus que tout autre, devriez connaître la langue de ce pays. Il n'est pas un seul de vos actes qui ne réclame de vous une connaissance parfaite des us et coutumes du peuple que vous êtes appelé à administrer. Comment pourrez-vous occuper consciencieusement vos fonctions, si vous êtes obligé de recourir à une tierce personne, à un interprète ? Croyez-vous que le « *nhà-quê* », le mandarin, vous donneront toute leur confiance, si l'un et l'autre savent qu'ils ne peuvent parvenir à vous qu'en passant par un intermédiaire ?... Vous serez toujours les uns pour les autres, un étranger. Un fossé se creusera entre vous et eux... Au contraire si, seul, vous pouvez à tout moment vous montrer à vos administrés, entendre leurs réclamations, contrôler leurs dires, vous serez le maître, et le seul maître. Votre réputation sera faite, vous pourrez administrer avec compétence, vous aurez droit au titre d'Administrateur... »

Véritablement, il est bon que ce soit un Administrateur, et qui fut un excellent administrateur, qui dise ces vérités.

On croit généralement que les linguistes ne traitent que de questions oiseuses, ou arides, incompréhensibles. Ecoutez ce professeur de l'Université de Genève : « Ce qui sépare les hommes parlant des langues différentes, ou même parlant la même langue, ce n'est pas leur langage ; ce sont les différences de développement intellectuel, d'habitudes, de culture, d'expériences, d'éducation... Ce n'est pas

l'adoption par les divers parleurs d'une langue commune qui les rapprochera. Donnez-leur le temps plutôt de se connaître, rapprochez-les par la sympathie, que le plus cultivé essaie de bien comprendre le milieu, les idées, les coutumes du moins cultivé, et vous verrez immédiatement les points de contact s'établir... C'est l'expérience bien connue du missionnaire ».
(A. Sechehay : « L'individuel et le social dans le langage ». Dans « Psychologie du Langage », Paris, Alcan, p. 72.)

Vraiment le professeur de l'Université de Genève a des propos qui valent plusieurs barres d'argent, de ces barres un peu recourbées, pleines, massives, lourdes, que l'on ne verra jamais plus. Ce n'est pas parce que je suis missionnaire que je parle ainsi, mais parce que c'est l'évidence même. Prenez l'annamitisant le plus émérite, s'il n'a pas, s'il ne manifeste pas de la sympathie pour ses interlocuteurs, il n'y aura pas de contact vrai entre eux et lui. Et cette sympathie ne consiste pas seulement à aimer les Annamites, les personnes, elle doit s'étendre à tout l'ensemble de « la chose annamite ». Il faut aimer les Annamites, leur façon de penser, leur manière de faire, ce qu'ils mangent, ce dont ils s'entourent, l'ensemble de la civilisation annamite. Et si, dans toute cette « chose annamite », il y a quelques détails qui choquent notre goût, nos habitudes, notre manière de voir, il faut admettre ces différences comme quelque chose de tout naturel, sans récriminer, sans s'impatiser, sans se révolter. Oh ! la sympathie, comme on voit qu'elle manque, quand on fréquente certaines personnes, surtout du côté féminin !

Eh bien ! cette sympathie, elle peut être naturelle, innée. Mais elle peut s'acquérir. Et elle s'acquiert en entrant en relation avec les gens qui nous entourent, et on ne peut véritablement entrer en relation avec eux qu'en parlant avec eux, et en parlant leur langue.

Un autre auteur qui a travaillé pour les débutants, vers la même époque, c'est le capitaine Julien. Bien qu'il fût Aixois et mon compatriote, je n'ai jamais eu l'occasion de le rencontrer. A en juger par son « Cours de Langue annamite », il connaissait bien la langue au point de vue pratique, surtout la langue populaire, et même populacière, je dirais même la langue obscène des casernes. D'ailleurs, il le dit, son but était d'ouvrir les yeux aux Européens, surtout à ses camarades de régiment, pour leur permettre de dépister ceux qui leur adressaient des injures en annamite. Au point de vue pédagogique, ses notes, ses conseils sont excellents. Mais au point de vue théorique, sa connaissance de la langue était un peu super-

ficielle. C'est un de ces officiers qui, vers cette époque, firent honneur à l'armée par leurs connaissances linguistiques : les colonel Frey — honny soit qui mal y pense ! malgré qu'il ait déraillé dans ses filiations de langues, il a eu au moins le mérite de s'attaquer à l'annamite, comme il s'était attaqué aux langues de l'Afrique occidentale —, les colonel Diguët, les capitaine Bonifacy, les capitaine Roux, les lieutenant Dubois, les docteur Gouzien. Je dois en sauter un ou deux encore.

Boucher, dans ses « Conseils aux Annamitisants », dit : « Au cours de vos conversations, soyez corrects... Ce n'est pas une raison, parce que vos fonctions vous appelleront parfois à fréquenter des hommes de la campagne ou des manœuvres, de vous croire obligés d'employer un langage vulgaire, voire même grossier ».

Le capitaine Julien semble donner un autre son de cloche : « Il y a d'ailleurs — une vérité que nous tenons à démontrer —, une différence que nous voudrions établir d'une façon bien marquante et nette ; c'est celle qui existe entre le langage populaire et le langage choisi d'une classe particulière, formée de l'élite de la population... Or, ce que nous avons voulu faire connaître en faisant ce travail, ce n'est pas la langue classique, mais bien le langage du peuple... Les expressions de celui-ci sont, en effet, d'une force et d'une vivacité qu'on ne soupçonne point dans leur simplicité. Ce n'est pas un langage osé, mais bien une façon pittoresque de dire les choses telles qu'elles sont, et surtout d'employer, pour désigner une situation, une figure grotesque parfois, d'autres fois presque obscène, mais qui, à leur point de vue, n'ont ni l'une ni l'autre de ces caractéristiques. C'est le langage plein de vie, l'expression vécue, sinon vivante ».

M. Boucher a passé la plus grande partie, du moins celle qui a précédé la rédaction de son Cours, dans les bureaux. Le capitaine Julien fréquentait le milieu très spécial des casernes et de leurs alentours. Cela explique leur différence de sentiment. Pour moi, qui ai vécu la plus grande partie de ma vie au milieu des gens du peuple, je pencherai plutôt vers l'opinion du capitaine Julien. Ou plutôt, je dirai : « Parlez aux gens qui vous entourent, comme ces gens vous parlent quand ils s'adressent à vous ». Car il est certain que, en s'adressant à un Européen qu'ils respectent, les gens du peuple, même les soldats, gardent une retenue qu'ils n'ont pas d'ordinaire quand ils parlent entre eux. C'est précisément cette retenue que vous devez observer dans votre langage.

Mais à part ça, n'hésitez pas à employer dans votre conversation, les proverbes, les dic-

tons, les mots pittoresques, les expressions réalistes dont le peuple aime à émailler son discours.

Et l'accent ? Car il y a un accent en annamite, aussi bien qu'en France et partout. Les Annamites de Saigon ou de Hanoi reconnaissent de suite un habitant de Hué. Dans chaque région, on peut dire, en entendant parler quelqu'un, de quelle province ou même de quel village il est. Les Français, tout comme les Chinois, ou les Moïs de la chaîne Annamitique, atténuent cet accent, en parlant annamite, mais ils le prennent quand même plus ou moins, suivant la région où ils ont commencé l'étude de la langue. A l'époque actuelle, avec le brassage qui s'opère dans la masse annamite, par suite des nécessités administratives, ou des conditions économiques, les Annamites tendent eux-mêmes à perdre leur accent régional. Mais avant que toute différence ait disparu entre les gens du Nord, du Centre et du Sud, il faudra encore de longues, très longues années.

C'était en 1901, et je revenais de Hongkong, où l'état de ma santé m'avait obligé à aller passer six mois. J'avais préféré faire un crochet par Saigon. J'étais dans un malabar. Je rencontre un secrétaire de l'Ecole Française d'Extrême-Orient qui m'apportait un paquet de livres de la part de M. Foucher. L'Ecole était encore à Saigon, à ce moment-là. Je dis quelques phrases au secrétaire, en annamite. En m'entendant parler, le cocher du malabar se retourne : « Père, vous êtes du Quảng-binh. — Oui. Et toi, d'où es-tu ? — Je suis de Đan-Sa — Et moi je suis de Cu-Lac ». Il m'avait reconnu à mon accent. De fait, il y avait déjà six ans que j'habitais le Quảng-binh, et je m'étais imprégné passablement non seulement de ses croyances, de son histoire, mais aussi de son accent. Arrivé au terme de ma course, inutile de le dire, je donnai un bon pourboire au cocher. Il m'avait fait plaisir.

C'est à ce moment que je fis connaissance avec M. Foucher, qui faisait alors l'intérim de l'Ecole Française, M. Finot étant allé en France. J'allai lui faire une visite. M. Barrigues de Fontainier sort de son bureau, j'entre. Et je vois un homme qui réprime un mouvement de surprise. Nous nous asseyons, nous causons. Et il croit devoir s'excuser : « Vous avez remarqué que j'ai été surpris, en vous voyant entrer. C'est que l'on m'a dit tant de bien, on m'a fait tant d'éloge de vous — c'était M. Finot — que je

m'étais figuré que vous étiez un vieux missionnaire à barbe blanche. J'ai été étonné de voir quelqu'un si jeune. »

Hélas ! si jamais nous nous revoyons, il se rendra compte que j'ai vieilli.

Pour en revenir à l'accent, un jour je cherchais des Fougères dans un des pics calcaires qui environnent les grottes de Phong-nha. Au pied du pic serpentait un petit sentier. Deux hommes passent. Du haut du rocher, et sans qu'ils me voient, je leur lance je ne sais plus quelle plaisanterie. L'un d'eux me répond en m'injuriant. Mes petits domestiques qui étaient avec moi, me disent : « Père, ils ont cru que c'était un Annamite qui leur parlait ». Et cette explication était à peu près certainement la vraie. Une autre fois, j'arrive derrière une file de femmes qui revenaient du marché, leurs paniers sur l'épaule. J'étais pieds nus, et elles ne m'entendaient pas venir. Comme elles musaient en bavardant, et que les sentiers ne sont pas larges, en Annam, je leur dis : « Ecartez-vous, pour que les gens puissent passer ». La dernière, avant de se retourner, esquisse à mon adresse un geste obscène, qu'elle réprime aussitôt, quand elle se fut retournée et qu'elle m'eut aperçu. Certainement, elle avait cru que c'était un de ses compatriotes qui lui parlait.

Un autre jour, je montais dans le train. Le compartiment était rempli par une famille d'Annamites. Ils se tassent et m'offrent gentiment une place. On se présente, on cause. Ils allaient voir la Foire de Hué. Ils étaient des environs de Vinh, comme l'indiquaient leur accent nasillard. La vieille grand-mère avait voulu, elle aussi, aller voir la Foire. Elle était assise dans un coin, en train de broyer dans le petit mortier approprié, la chique de bétel que ses vieilles dents ne pouvaient plus mâcher. Aux premières phrases de la conversation, elle lève la tête, fortement intéressée et, comme ravie, elle s'écrie : « Oh ! Ciel ! Monsieur parle comme nous ! »

Sans doute, dans ce dernier cas il faut faire la part de l'étonnement et de la politesse. Mais quand même, si dans ma vie, j'ai pu, à deux ou trois reprises, parler la langue annamite de façon à ce que les Annamites disent : *Nói như mình !* « Il parle comme nous ! », c'est déjà beaucoup. Je crois qu'il n'est pas mauvais que l'on acquière l'accent de la région où l'on a commencé l'étude de l'annamite.

(A suivre.)

LE DARLAC

par Georges-Marie PROUX

COUVRANT 40.000 km², le Darlac, province d'Annam depuis 1904, est limité au nord et à l'est par les provinces de Pleiku, Sông-Câu et Nha-trang, au sud par le Haut-Donnai, au sud-ouest et à l'ouest par le Cambodge et la Cochinchine (Nœud des Trois-Frontières).

LA TERRE ET L'EAU

Le Darlac est plus précisément ce cône très aplati de terre rouge due à la décomposition du basalte, incliné doucement du nord jusqu'à la Srépok. De la bosse herbeuse du Chu-bô (900 m.) qui constitue son sommet dans l'angle nord-ouest de la province, on domine les dernières ondulations du pays djarai et tout un éventail de vallées courant à la Srépok ou au Sông Da-Rang. Rivières et ruisselets ont entaillé la terre rouge jusqu'au basalte profond des vallées, modelant un paysage ondulé de croupes forestières ou couvertes de pailote et de taillis, dont seules les déchirures des rây rompent la monotonie. Mais dès que la roche primitive ou gréseuse reparait, la forêt-claire subsiste seule, sèche et déserte en hiver, reverdie et spongieuse aux premières pluies, moutonnant jusqu'aux rives du Mékong.

A l'est, par de basses collines séparant le Darlac rouge du versant côtier, on passe aux croupes désolées de M'Drack, tandis qu'au sud, le plateau s'écroule en collines de granite qu'entaille la Srépok. Longue de 450 kilomètres, celle-ci naît de deux branches principales : le Krông Ana ou fleuve Femelle, abondant et dilaté, et le Krông Knô, plus impétueux et encaissé. Après leur confluent, la rivière large de 100 mètres franchit les collines par une série de rapides et de chutes grandioses (Drai Hling, Draï Nour, etc...) ; peu après Bandon, elle quitte la province et rejoint le Mékong à 200 kilomètres de là, sans jamais devenir navigable.

Au sud du Krông Ana, l'altitude se relève jusqu'à 900 mètres sur le plateau de Dak-Mil ; le Chu Nam Lyir, pyramidal et désert, domine d'immenses forêts coupées de vallées abruptes et suspendues, aux rares biefs aménagés en prairies et cultures autour des villages : vers le sud, le feu a ravagé et stérilisé les mamelons de Poste-Maitre. Plus chaotique et boisée encore, et plus difficile à pénétrer, se révèle la région traversée par le Krông Knô ; le Chu Yang Sin y culmine à 2.405 mètres au-dessus des cimes boisées de pins ou de feuillus qui se raccordent à l'est à la chaîne d'Annam ; le col de Suôi-Trinh, emprunté par la route Coloniale, en permet le franchissement. La Mère et l'Enfant (2.051 m.) semble y garder l'entrée du Darlac, dominant les savanes de M'Drack de ses dents et monolithes pittoresques et dispersant ses eaux abondantes directement à la mer, ou, par le Krông Hinh, vers le Sông Da-Rang qui borde la province au nord-est.

Le Darlac jouit d'un climat égal (20 à 30° selon les saisons) ; précédées d'orages pénibles qui éclatent chaque soir, les pluies s'établissent en mai-juin jusqu'en décembre, où le grand vent sec efface les derniers nuages dans le ciel redevenu bleu.

LES HABITANTS

Le chiffre de 80.000 habitants donne une densité de 2 au km², évaluation théorique qui traduit mal la dispersion réelle en essaims de villages particulièrement denses autour de Banmethuot, sur les bords du lac Dak-Lak, et dans le sud du district de Buôn-hô. Les Rhadés groupent 58.500 âmes autour du chef-lieu, dont le rameau Kpa a lui seul 18.000 ; les sous-tribus Adhams, Krungs de la terre rouge, Bihs des marais du Krông Ana, Ktuls du Krông Pach, M'dhurs du Sông Da-Rang, sans compter les misérables îlots Epans et Blôs, approchent à eux tous de 40.000. Au nord de la province vivent 3.200 Djarais, malheureusement cantonnés sur un sol pierreux et très pauvre.

Les Mnongs (17.500) se divisent en Nong, Preh, Kuênh, Budông et Gars au sud, tribus récemment encore insoumises, construisant près du « mir » annuel leur hutte provisoire, antre crasseux et fumeux à même le sol. Les Mnong Rlam des rizières du Dak-Lak sont marqués d'influences rhadées ; signalons pour finir quelques îlots allogènes : 160 Bahnars métissés d'Annamites vivant à B. M'Nar, au bord de Krông Hinh, près du Phu-yên, et quelques Laotiens, chasseurs d'éléphants, métissés de Mnongs installés à Ban-don.

A ce fond autochtone s'ajoutent, sans s'y mêler, 5.000 Annamites (ouvriers et employés de plantations, fonctionnaires et commerçants au chef-lieu, où vivent aussi 200 Chinois). Plus de 200 Européens sont fixés au Darlac, 70 % militaires au B.T.M.S.A., le reste colons et fonctionnaires.

★★

On ne saurait, dans cette brève étude, décrire les coutumes et techniques si intéressantes de ces diverses tribus montagnardes, arbitrairement confondues sous le nom péjoratif de Moïs. Les Rhadés, défricheurs du pays kpa et du pays adham en constituent la part la plus évoluée et la plus intelligente. Près des points d'eau, les villages groupent leurs cases alignées nord-sud, longues parfois de cent mètres, confortables et ingénieuses demeures de bambou, de bois et de pailote. Là vivent, sous l'autorité de la patronne de la maison (matriarcat atténué), les femmes, filles, sœurs, leurs époux et enfants, chaque cellule ayant son foyer ; là, dans la grande salle de réception, le soir rassemble les hommes autour des jarres, tandis que bourdonnent les gongs et les gros tambours. Quelques jardinets de tabac et d'aubergines, des orangers et jaquiers parfois jouxtent les longues cases

sur pilotis éventées par les hautes touffes des bambous royaux.

Le riz est la base de la nourriture. Riz de rây cultivé après défrichement et brûlis (rây d'un an sur les terres pauvres du pays mnong, de quatre ans en terre rouge) ; riz des rizières du Lac et des vallées du Krông Ana et du Krông Pach, où les buffles piétinent la boue noire ; seuls les M'dhurs savent labourer. Mais chez toutes les tribus, le riz est dieu ; le cycle agraire est une succession de rites, d'interdits, de fêtes en glorifiant l'âme. On a chiffré tantôt à 25.000, tantôt à 40.000 tonnes la production annuelle de paddy, qui varie sensiblement selon les années.

La récolte de 1944 s'annonce très favorable ; elle sera — les génies de la pluie et du soleil aidant — la récompense d'une action méthodiquement engagée par l'Administration (remise en cultures de terrains abandonnés, revalorisation des prix d'achat au producteur, etc...) ; les emblavures sont d'ores et déjà doublées dans les bonnes régions.

Le maïs est plus abondant chez les Djarais et sur les terres de berges des M'Dhurs et du Haut-Krông Khô, où il croît en champs massifs ; les Rhadés ne le sèment qu'accessoirement dans le rây, avec le millet, l'aubergine, le manioc et divers tubercules.

En 1944, le Darlac a produit quelques tonnes de coton, variété Phan-ri (culture de tour de case) ; cette première récolte a permis d'apprécier la valeur relative des terres, et s'ajoute à celle du coton indigène absorbé par le tissage familial.

Quinze mille bœufs et autant de buffles ont été recensés dans la province ; la race chevaline est en régression très accusée ; les épizooties, les sacrifices rituels font encore trop de ravages et pour redresser cela, il s'agit autant d'autorité et d'éducation, que de technique. Les éléphants domestiqués (environ 700) capturés dans la région de Bandon par les chasseurs mnong-laotiens sont très recherchés jusqu'en Birmanie.

La population, en matière d'artisanat, se borne au strict nécessaire : poteries grossières et fragiles, nattes de joncs, hottes et paniers de vannerie. Les femmes tissent et teignent le coton du rây pour en confectionner pagnes, vestes et couvertures aux motifs ornementaux variant, comme les ornements de tête, bracelets et anneaux, selon les tribus.

On ne peut appeler industrie les techniques grossières et très localisées : extraction sommaire de la chaux d'un filon calcaire près de Ban-don (exploité aujourd'hui par une entreprise européenne) ou des rognons mis à nu par l'érosion ; calcination des coquillages. Quelques forges de village réparent les outils et bijoux achetés à l'extérieur, sans qu'on rencontre la moindre exploitation de minerai du genre Sedang.

La pacification et le manque de temps ont diminué l'importance de la chasse ; on ne piège plus guère que pour protéger le rây contre les sangliers et les cerfs ; l'arbalète et la lance dorment souvent au logis.

La pêche ne dure, là où elle est possible, que quelques jours à la belle saison, et rares sont ceux qui songent à fumer ou à saler le poisson pour les mois de disette. Le Moï en est donc encore à l'économie familiale et villageoise ; aucun marché ; le seul troc épisodique porte sur le gros bétail, les gongs et les jarres, du tabac, paddy et maïs. La colonisation, en imposant certaines cultures, en appelant l'autochtone en nombre sur les planta-

tions et les chantiers, l'a quelque peu désorienté ; sauver l'essentiel de ses coutumes, trouver assez de temps pour cultiver son riz, enterrer dignement ses morts et célébrer ses fêtes ; tout le problème est là pour le montagnard pris dans le tourbillon de la vie moderne.

L'EFFORT FRANÇAIS

Le départ de Léopold Sabattier — dont la mémoire demeure vénérée par les Rhadés et n'a cessé de symboliser pour eux la France la plus autoritaire et la plus humaine — a marqué, en effet, l'ouverture du Darlac à la colonisation. Le pays cessait d'être en friche ; parmi les six ou sept entreprises importantes, la Compagnie des Hauts Plateaux et la C.A.D.A. cultivent le café, le thé, l'hévéa et quelques agrumes. Toutes sont installées sur la terre rouge et leur personnel non spécialisé est en majorité autochtone.

En 1943, le Darlac a fourni 800 tonnes de café, plus de 100 de thé et 600 de latex d'hévéa. La production de bois (charpente, bois de mine, charbon, etc.) est relativement faible ; le Service Forestier a dû protéger et régénérer la forêt qui n'existe presque plus nulle part sous la forme primitive.

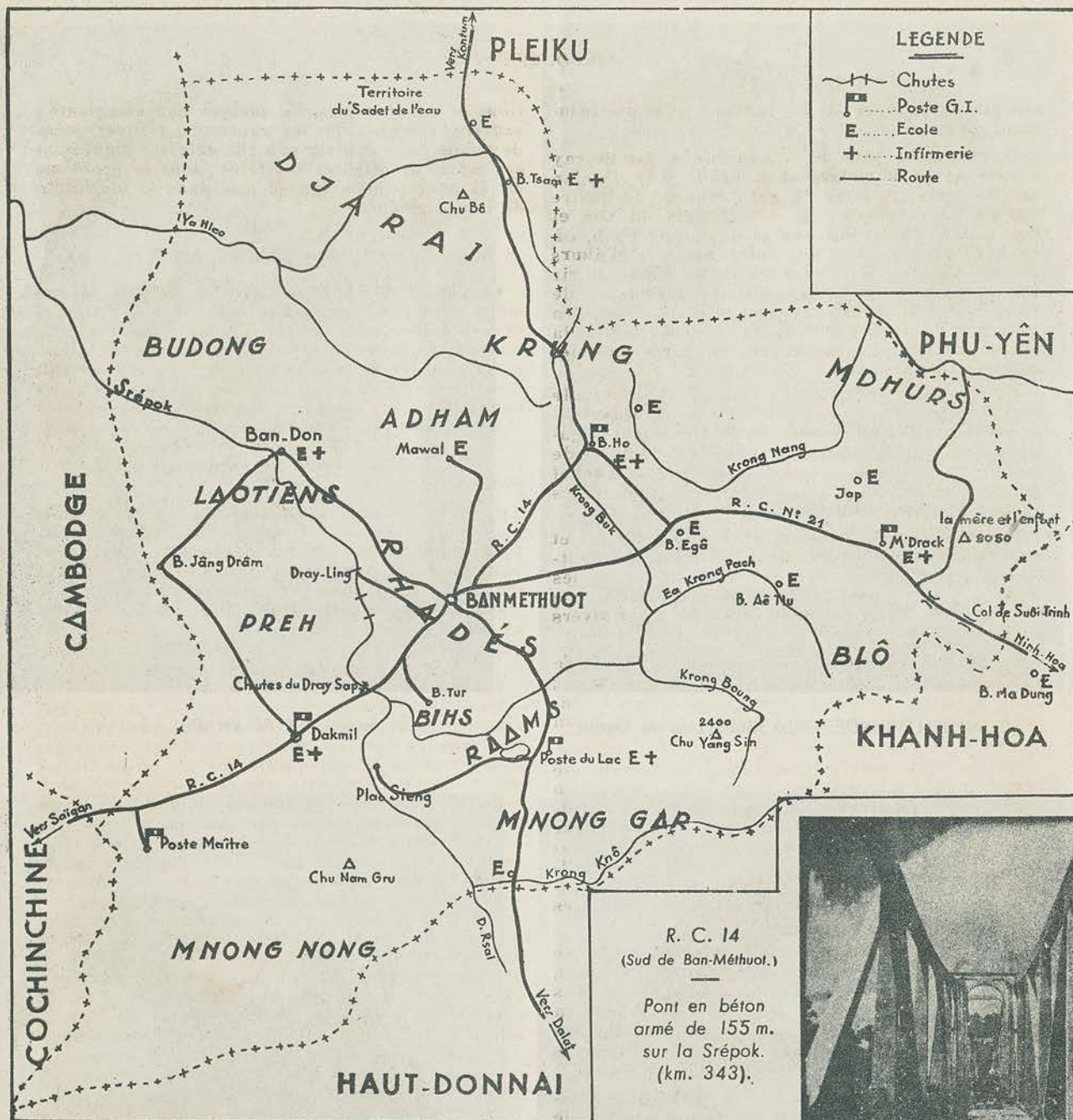
**

Quant à l'Administration, elle s'est surtout donnée une triple mission : action médicale, pénétration scolaire, équipement. Rien ne montre mieux les bienfaits de l'ordre français que le travail réalisé par le Service de Santé. On ne s'est pas borné à construire un des plus coquets et modernes hôpitaux de province, mais par ses tournées ou par celles des infirmiers et des vaccinateurs, par l'installation d'infirmeries dans les districts, le médecin-chef a pu atteindre les plus lointains hameaux. Quelques chiffres illustrent les succès remportés ; en 1944, 95 % des habitants ont été vaccinés ; dans les quatre dernières années, la population (mais non le chiffre des adultes valides) s'est accrue de plus de 30 % jusqu'au chiffre de 80.000 environ : 55.000 adultes (âgés de plus de 18 ans) et 25.000 enfants, le nombre des femmes étant légèrement inférieur à celui des hommes. La région la plus dense s'inscrit dans un cercle de 20 kilomètres de rayon autour du chef-lieu et traversé par la Srépok : fertilité de la terre rouge, appoint de l'élevage et de la pêche, action plus marquée du Service médical du chef-lieu.

Qu'on persévère dans une voie si bien tracée en continuant la lutte contre la mortalité infantile due à l'insouciance, à la sous-alimentation (1) et à la survivance de pratiques néfastes ; en luttant contre les épidémies (vaccination, mise en quarantaine des villages atteints), l'alcoolisme et les maladies sexuelles ; que l'on continue la protection des travailleurs (application contrôlée de la législation du travail, dosage des prélèvements de main-d'œuvre correspondant aux possibilités humaines), que l'on protège la femme, donc la race, on accentuera, par la collaboration intime du Service médical et de l'Autorité, ces résultats qui font déjà honneur à la France.

Un tel programme, du point de vue simplement médical, suppose un personnel nombreux, qualifié

(1) Sur 100 enfants nés vivants, 15 à 20 à peine atteignent l'âge de 5 ans, sans parler des avortements dus au paludisme.



Photos TRILLEAU



Photo LE GALL

Ecole du Lac.





JEUNE FILLE RHADÉ. — La Mona Lisa du Darlac.



TYPE RHADÉ.



VIEUX MNONG.



RHADÉ. — La décoration du turban est constituée par des épingles de nourrice...



FEMME RHADÉ. — ... Curieuse...



JEUNE FILLE DJARAI.



FEMME RHADÉ
... Elle n'aime pas les photographes...



FEMME PIH (ou BIH).

Le B.T.M.S.A.

(Bataillon de Tirailleurs Montagnards du Sud-Annam)



Défilé.



Sous le signe de l'Ancre



Un ancien qui a fait campagne.



Le tirailleur montagnard est un remarquable soldat.

et dévoué, ayant la confiance de l'autochtone, autochtone lui-même. Les écoles du Darlac ont permis de trouver cette élite : infirmiers, sages-femmes, jusqu'à des assistants-médecins revenus de Saigon après de brillantes études.

Fidèle à la doctrine du regretté Antomarchi, l'enseignement dit « des minorités ethniques » a réussi à dégager les sujets auxquels les divers services techniques demandent un concours de plus en plus important : sur les 250 fonctionnaires indochinois, on compte déjà 120 autochtones, particulièrement nombreux dans l'enseignement, les services médicaux, vétérinaires et forestiers, les Travaux publics. Il faut ajouter plus de 400 miliciens, presque tous autochtones, gradés et troupe. Force de police qui n'a cessé de manifester son loyalisme, la Garde Indochinoise fournit aussi une aide précieuse à l'Administration pour la mise en valeur du pays et l'œuvre sociale entreprise.

En 1926, 350 enfants seulement fréquentaient l'école du chef-lieu, ils sont aujourd'hui plus de 1.100, dont 75 filles dans les écoles de Banméthuo et de l'intérieur. Aux écoles élémentaires de Buôn-hô et du Lac (internats à deux classes) et de Banméthuo (11 classes enfantines, préparatoires, élémentaires, cours supérieur, cours de pédagogie) se sont ajoutées chaque année dans les divers districts, douze écoles de pénétration, organisations mobiles prospectant tour à tour les régions les plus favorables. Leurs meilleurs sujets viendront ensuite au chef-lieu et certains apprendront le métier d'instituteur au cours de pédagogie qui forme déjà, outre des Rhadés, des Bahnars, des Djarais, des montagnards du Haut-Donnai, en attendant de devenir l'école normale des pays moïs (1).

Le souci d'urbanisme des Résidents de Banméthuo n'échappera pas au visiteur parcourant le centre urbain ; naguère encore fort impaludé, celui-ci a été non seulement assaini mais embelli. Villas et boutiques s'y sont multipliées selon le plan tracé, dont la réalisation s'achèvera la guerre finie. Le village rhadé est cantonné désormais au sud, près des casernes du B.T.M.S.A., unité d'élite qui s'est illustrée dans les combats du Mékong en 1941, et recrute ses tirailleurs dans la province ; l'hôpital, les écoles, la Résidence et les autres services occupent divers îlots du centre et du sud-

ouest, pendant que Lac-Giao et les autres villages annamites naissants se réservent le nord. De vastes perspectives où le regard se repose sur des pelouses et des bouquets d'arbres aèrent ce centre qui fera bientôt figure de capitale des pays moïs. L'usine Bourgerie, installée sur l'Ea Cir, lui fournit l'éclairage. Il existe déjà un vaste stade bientôt complété par un cercle et une piscine.

L'arrivée à Banméthuo se fait par deux grandes artères : la route Coloniale n° 21 met le centre à 160 kilomètres de Ninh-hoa, avec une ramification vers le poste de Buôn-hô. La récente route Coloniale n° 14 qui traverse le Darlac sur 225 kilomètres permettra le voyage accéléré de Saigon à Quinhon ; s'inspirant du projet de Henri Maître, elle ouvrira au Darlac son débouché le plus économique sur la Cochinchine. D'autres routes relient le chef-lieu à Méwal, Ban-don, Ban Tour, le Lac, Buôn Plao Siêng et Dalat, cette dernière piste n'étant praticable qu'à la belle saison. C'est par ces voies et par les nombreuses pistes de terre rouge que les amateurs de chasse et de paysages pourront atteindre les principaux centres d'excursions en pays moï. Trop peu connus sont encore les sommets du Chu Yang Sin et du Chu Yang Lak, vertigineux belvédères dominant les étendues sauvages du Darlac ; aux amoureux du silence et du calme, le Lac et le Krông Ana offrent les plaisirs de la pirogue et de la pêche ; ailleurs, la Srépok écume et gronde en cataractes. Pays muong et pays djarai sont des terres d'élection pour la chasse au gaur ou à l'éléphant. Distractions pittoresques et saines, fatigantes aussi, dont le voyageur se reposera dans le confort de l'hôtel du Grand Cerf et de son bungalow du Lac.

Au long de ses courses, il se familiarisera vite avec une Nature et des gens parfois sauvages ; pays de forêts et de solitudes, le Darlac ne se livre pas avec la facilité d'une station d'estivage. Mais il suffit d'avoir une fois en compagnie des chefs à la tunique pourpre, goûté l'acre et doux alcool aux jarres de l'amitié, et le riz « plus blanc que la fleur épang » pour ne plus jamais pouvoir l'oublier.

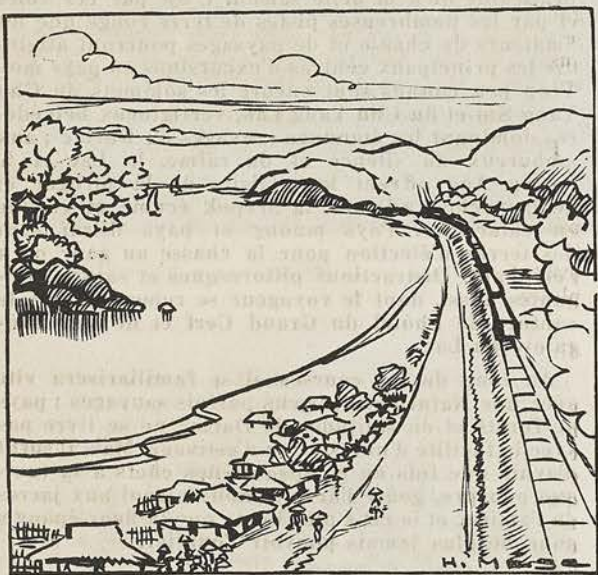
(1) Le Rhadé Y Plo s'est classé premier sur 44 élèves en 4^e année du lycée de Hué, méritant le prix d'excellence, et son camarade Y Bih septième.



La caverne aux monstres

par Marcel FAUCHOIS (1)

J'AI habité naguère, dans le bas-Annam, une étroite maison de briques et de tuiles adossée à la montagne et qu'ombrageaient, du côté de la route coloniale, trois manguiers ; c'est pourquoi on la dénommait « cai-nha-soài ». Cela se situe un peu au nord de cette ravissante corniche de Sahuynh, croissant de sable fin, mer de saphir, cap sauvage moustaché d'écume, un peu au nord...



... la ravissante corniche de Sahuynh...

oui, devant une étendue quadrillée de salines, vasseuses ou immergées l'hiver, dessinant l'été une éclatante mosaïque ponctuée de « melons » d'une blancheur à faire cligner des yeux de marin. La pose du dernier tronçon du Transindochinois a un peu gâté le pittoresque de la corniche ; on a entaillé le mont au-dessus de la cai-nha-soài pour faire passer la voie. Mais je viens de me pencher à la portière et je revois la maison ; les trois manguiers y sont toujours et j'imagine que mon successeur en cette fournaise ne doit pas déguster beaucoup plus de mangues que je n'en dégustais alors, du moins si les Nhos, actuels gardiens de buffles, sont aussi chapardeurs que l'étaient leurs aînés.

« Tiens ! ce coin me rappelle une petite aventure, me dit Fleury, le forestier.

— Quoi donc ? Vous avez aussi vécu dans ce bled ?

— Pourquoi pas ? J'étais un peu plus loin, à Mô-Duc, Sahuynh faisait partie de mon secteur. »

Dans le wagon-restaurant, une chaleur torride nous accablait. Ce n'est pas agréable de voyager en chemin de fer, en août, dans la région côtière. L'air incandescent qui filtre par le sas des portières ne

se rafraîchit guère au tourbillon rageur des ventilateurs. Les éperons rocheux de Sahuynh dépassés, on filait maintenant sur Quang-ngai, à travers une contrée de rizières brûlées, de marais poisseux et de sables. Fleury, le buste un peu incliné, regardait du côté des collines. Son œil professionnel classait sans doute au passage les essences sylvestres et repérait les coupes.

« Eh bien, susurrai-je, en repoussant le jeu de cartes, voyons cette histoire...

— Quelle histoire ? demanda Fleury, en dardant sur moi ses prunelles brillantes de loup maigre. Ah ! oui... Oh ! pffû, vous savez, de quoi faire peur à un même, tout au plus. En deux mots, voici : je me suis trouvé perdu dans la montagne et, là, j'ai entendu des bruits, heum..., des bruits qui sortaient du commun.

— Sans blague... ? Vous n'êtes pourtant ni débutant, ni visionnaire... »

Mon compagnon haussa doucement les épaules, une ombre de sourire erra sur sa face recuite par le soleil et le grand air. Avec lenteur il alluma sa vieille pipe de bruyère, vida sa chope :

« Vous pourrez toujours en faire un conte, goguenarda-t-il. Avec ça que vous n'êtes pas content ? Cela vous dispensera de vous creuser les méninges et d'inventer des mensonges.

— Savoir... dis-je. »

Il appela le boy, fit apporter une autre bouteille. Ce que l'on peut boire, dans un train d'été !

« A la bonne vôtre. Oui, entre le village même de Sahuynh et votre cai-nha manguiers, pas loin du mamelon, il y a un petit pont en ciment, vous savez ?

— Je sais. Et le lit quasi vertical d'un torrent qui dégringole de la falaise. C'est le chemin que suivait le tigre, quelquefois.

— Ah bast ! on ne m'avait pas informé de ce détail. Bon, enfin, sachez qu'un matin, de bonne heure... c'était en janvier, je crois... en tout cas vos salines ne fonctionnaient pas, je passais en bas, dans ma vieille 5 CV, quand en levant les yeux, qu'est-ce que je vois, en haut, sur la crête ?... Devinez.

— Sur la crête ? Un chevreuil ?...

— Un bouquetin (2), mon cher. Vous parlez ! Cela m'a fait toctoc. C'est tellement rare ! Je bloque, je laisse mon garde en carafe dans le zinc, j'empoigne mon fusil et, puisqu'il n'y a pas d'autre sentier à proximité, j'escalade le torrent. Etant donné qu'il est à sec neuf mois sur douze, c'est un escalier qui en vaut bien un autre. J'arrive là-haut. Le camarade à longues cornes me montre sa face de faune rigoleur à cinquante mètres, puis, hop ! saute d'un caillou à l'autre et se perche des quatre

(1) Cette nouvelle a obtenu un des quatrièmes prix décernés par le jury de notre concours.

(2) Antilope-chèvre.

sabots sur une pointe où un héron n'aurait pas pu tenir sur une patte. Je m'avance en douce, mine de rien... Il plisse le nez d'un air farceur et, ioup !



... et se perche des quatre sabots sur une pointe...

ioup ! ces bonds, mon ami... à croire qu'il avait les cuisses en ressorts à boudins. Moi, depuis des années et des années que je désirais accrocher le massacre d'un de ces particuliers dans ma véranda, je n'allais pas laisser échapper une aussi riche occasion. Il y avait de la rosée ; aussi, malgré ses entourloupettes et ses cabrioles, on pouvait suivre le monsieur à la trace. Cré tonnerre ! Il m'en a fait voir, le coquin ! En long, en large et en travers. Si je n'ai pas marché, couru, sauté, grimpé pendant quatre heures d'horloge... ! A un moment donné, je ne savais même plus où je me trouvais, car nous avions toujours gagné vers l'intérieur et l'intérieur, n'est-ce pas, c'est le Phu-yên, un drôle de



... si je n'ai pas marché, couru, sauté, grimpé pendant quatre heures d'horloge...

maquis. Enfin, je savais néanmoins que je naviguais entre la route Coloniale et l'ancienne route Mandarine, qui aboutit à Tam-quan. N'empêche qu'il y a de quoi patouiller, dans cette satanée brousse. C'est un des secteurs les plus durs, les plus sauvages, les plus abandonnés que je connaisse. Bien sûr que les touristes qui défilent en gazogène au

pied de ce massif ne se doutent pas qu'ils frôlent comme qui dirait le pays de Dâah, le premier homme...

Je fus pris d'une quinte de toux. Fleury me jeta un regard torve :

« Oui, oui..., on ne vous la fait pas... Mais, moi, je sais ce que je dis. Enfin, ça va..., j'ai tiré mon mouflon vers les 10 heures. Au tournant d'un fourré, on est tombé nez-à-barbe. Nous en avions plein le dos tous les deux. Moi je soufflais pis qu'un buffle ; lui il a fait bêêê comme un vieux bouc flapi qu'il était. Pour sauver l'honneur, il s'est mis en boule et j'ai d'abord cru qu'il allait me bouter à coups de cornes. Diable ! je pensais qu'une fois, chez Allain, à Lê-Uyên, j'avais voulu jouer au toréador avec un mâle de chèvre qui nous empêchait de faire notre tennis... Qu'est-ce qu'il m'avait mis dans les tibias ! Merci ! Mais je m'aperçus tout de suite que cet encorné-ci n'était pas à craindre. Il tremblait sur ses fumerons, le pauvre type, et il me regardait d'un air..., d'un air... Fallait vraiment que je sois bien énervé par toute cette gymnastique et aussi que j'aie bougrement envie de ce magnifique trophée... Alors quoi, j'ai tiré, comme une brute...

— Comme une brute, approuvai-je. »

Fleury me contempla d'un air pensif.

« Enfin, ce fut comme cela et pas autrement. J'ai visé la gorge pour le tuer net. On était à huit pas l'un de l'autre. Il a fait un de ces sauts... oh ! là là ! et puis v'lan-v'lan, trois bonds terribles et praoûf ! que je te fonce dans les broussailles... et ploum ! un choc sourd...

» Tiens, l'est tombé dans un trou ! que je me suis dit.

» Je suis allé voir. On était à ce moment-là sur un piton plein de végétation, avec des petits clairs herbus. J'écarte les branches : pas de bouc. J'avance encore ; me voilà sur une pente et, tout à coup, en trouant un buisson, je me trouve sur la margelle d'un à-pic d'une sacrée profondeur... Au ras de mes semelles, c'était d'abord un grand panneau d'une dizaine de mètres d'ardoise lisse, souligné d'un rebord, comme qui dirait la cuvette étroite d'un de ces lavabos qu'on accroche aux murs, vous savez ? Et là, sur le flanc, mon bouquetin, comme un jouet cassé. Quelle bûche ! Quoique je sais très bien que s'il n'avait pas été touché à mort il se serait reçu avec la souplesse d'un chat sur un divan et que, de saillie en saillie, il aurait descendu aussi facilement qu'une mésange, à trois cents mètres en contre-bas. C'est quelqu'un, ces bestiaux-là ! Tenez, une autre fois dans la baie de Cu-Mông... »

Fleury s'arrêta net, me fixa avec impatience :

« Quoi... ? Qu'est-ce que vous avez à faire « tu-tu..., tu-tu... », d'un air d'en avoir deux... ? Je vous assomme ?

— Dame, noble vieillard... Vous me promettez d'alléchants « bruits mystérieux dans la montagne » et vous me racontez une prosaïque chasse au « Nemorhaedus maritimus »...

— Ah ! Monsieur est pressé !... fallait le dire... On n'est pas encore en gare de Tourane, vous savez.

— Bien sûr. Et, pendant ce temps on ne dit pas de mal de son prochain. Si vous voulez, quand vous aurez fini, je vous raconterai « La Belle au Bois Dormant » ou « Blanche-Neige »...

— Allez, allez, ça va... On remet ça à la belote ?

— A la belote ! m'exclamai-je, horrifié. A la belote !... Pauvre Indochine !... C'est bon, puisque vous

me laissez en panne avec votre histoire à dormir debout, je vais me coucher. »

Le forestier comprit que c'était sérieux. Il vida sa pipe dans le cendrier :

« Ne vous fâchez pas, mauvaise tête. Et, d'abord, tout ce que je vous ai dégoisé jusqu'ici était nécessaire. C'est comme vous dites, vous autres, pour créer l'atmosphère ; c'est, comme qui dirait... »

J'allumai une cigarette, l'œil terne. Mon compagnon n'insista pas :

« Donc, il s'agissait d'aller repêcher ma victime. J'avais chaud, je vous le dis, rien à boire, les jambes plutôt cotonneuses ; je m'assis sur le rebord de la dalle pour me reposer, en admirant le paysage, et réfléchir. Soleil voilé, pas de vent, grosse réverbération. Mes talons tapotaient la plaque de schiste, le bouc était raidi dans son dernier sommeil et, moi, je ne pouvais pas rester là jusqu'à la saint Sylvestre. Comment m'y prendre... ? Descendre par un côté de ce carreau vertical jusqu'à la tablette ? Pas commode : de maigres touffes, des cailloux à demi sortis de leur gangue... La pente était trop abrupte pour une leçon d'alpinisme. Au fait, il suffisait de couper une ligne et de se laisser glisser. Tranchant un long câble de « *Celastrus paniculatus* », j'y fis quelques encoches, l'attachai solidement au tronc d'un shorea, mis le fusil en bandoulière et, avec précaution, descendis. Dix mètres, c'est peu de chose pour un ancien Joinvillais, sauf quand il est en train d'imiter ses ancêtres au-dessus d'un vide de neuf cents pieds, collé à une muraille lisse chauffée à blanc. Enfin, mes jambes frottent contre le buisson épineux qui feutre le dessous de la roche, je prends pied sur le palier. « Et voilà ! » que je dis. Je tourne la tête à droite, à gauche..., je fais demi-tour : pas de bouc. »

Je cessai de contempler les bulles qui montaient dans mon verre de bière :

« Comment cela, pas de bouc ?

— Pas de bouc, répéta Fleury. Dissociation de la matière ! »

Je me touchai le front d'un geste discret :

« Faisait vraiment très chaud, ce jour-là.

— Voui, m'ossieu, mais on a vu pire. Puis, un goral, ce n'est pas un lapin et, encore que j'aie songé plus d'une fois au diable en poursuivant celui-là, je l'avais bel et bien occis et vu allongé, comme je vous vois. Ce n'était pas un fantôme, m'ossieu.

— Admettons. Il nous reste à penser que votre physionomie lui était antipathique à un point tel qu'il se sera réveillé en vous voyant descendre avec la grâce d'un ours des cocotiers et qu'il aura décidé : « Tout sauf cela ! » puis filé à l'anglaise.

— Ma foi, ronchonna Fleury, si la plaisanterie avait continué... Seulement, ça n'a pas duré : j'ai entendu remuer dans le buisson et, sous les feuilles, j'ai aperçu une patte de mon zèbre : elle bougeait... ti-ti. Bon sang ! ai-je songé, il avait l'âme chevillée au corps, ce capricorne ! Viens ici, Balthazar ! que j'y ai crié et j'ai empoigné le dit membre postérieur, halé dessus comme un batelier du Volga sur l'amarre d'un chaland. Ah, bougre ! j'aurais voulu retirer un os de la mâchoire d'un tigre !... La patte m'a été arrachée avec si peu de violence que j'ai failli chuter le nez en avant dans les épines. Il y avait de l'autre côté, faut croire, un concurrent qui se posait un peu là. Quelle poigne, mes enfants ! Et alors, pendant que je restais en pantoufle, la bouche ouverte, viououou... ! voilà

cette espèce de sifflement qui part, je ne vous dis que ça ! quelque chose de dur, de froid, acide, aigu... On aurait cru... ? Bédame, je ne peux pas vous dire, moi, cela ne ressemblait à rien de connu, sauf, peut-être à la plainte des rafales d'hiver dans les trous des roches à goélands. Cela m'a percé le ventre. J'ai sauté en arrière, oui, avec la frousse aux épaules. Par réflexe, j'ai basculé mon flingot : boûm ! un coup pépère de double zéro...



... J'ai sauté en arrière, oui, avec la frousse aux épaules. Par réflexe j'ai basculé mon flingot : boûm ! un coup pépère de double zéro...

— C'était quoi donc ?

— Quoi donc ? Eh bien, un serpent, j'imagine.

— Comment, « j'imagine » ? Dites-donc, Fleury, vous amusez la galerie, ou bien vous me prenez pour un de la ville ?

— Je dis « j'imagine » parce que je ne l'ai pas bien vu. »

Pas bien vu ! Il avait tout de même bien vu si c'était un serpent ou une baleine ! Un vieux forestier comme lui ! Je voulais le vexer un peu :

« Je vois ce que c'est : la tremblote. Et la fuite en quatrième par le moyen de la corde à encoches. Et le cœur qui vous saute de la bouche aux oreilles... Je vois très bien. Condoléances. Ce sont des choses qui arrivent. Passons.

— Passons ? protesta le conteur, de l'air d'un homme qui ne sait s'il doit rire ou se fâcher. Une minute, s'il vous plaît !

En me scrutant d'un regard noirci :

— Je suppose, naturellement, que vous ne pensez pas un mot... ? »

Que ces broussards sont donc susceptibles ! J'avais touché juste. Je fis des excuses patelines :

« Evidemment, forestier, c'était pour rire. »

Il fit : uh-uh, sa figure se détendit. Il bourra de nouveau sa pipe, l'alluma, suivit un instant des yeux les petits jets de fumée qui fusaient du coin de sa lèvre et continua :

« Nous en étions donc à : boûm ! Là-dessus, qu'est-il arrivé ? Voici : figurez-vous qu'on ait enfermé dans un caveau blindé une demi-douzaine de forgerons armés de marteaux, avec mission de faire le plus de bruit que possible. Vous vous rendez compte ? Sans doute mes plombs avaient-ils salé l'adversaire invisible, car le tintamarre a duré un moment. Ma foi, je vous avoue que pendant cette audition, j'étais cramponné à mi-hauteur de ma liane, dans la position d'un ravaleur de façades qui vient de perdre sa planchette et, en somme, pas très rassuré.

J'opinaï du menton.

— Quand le boucan a pris fin, je suis redescendu, non sans avoir pesé mes chances. Le mieux eût été d'aller quérir du renfort. Mais j'étais diantrement loin de la route et je risquais de ne pas retrouver au retour l'endroit... crucial... c'est cela, crucial. Vous savez ce que c'est, vous, ces montagnes qui se bousculent, se montent dessus et qui se ressemblent toutes ?

— Certes. C'est moins aisé qu'entre la rue Paul-Bert et le Petit Lac.

— Donc, pas le choix : abandonner mon bouquetin, — mon premier bouquetin ! — au gangster de la caverne, ou bien tenter de le lui reprendre. Après tout, il était peut-être knock-out à cette heure, le Vulcain-locomotive... ? Une chevrotine dans l'œil ? Ce sont des coups de veine qui se produisent quelquefois.

— Mais bien sûr ! C'est même plus fréquent que de descendre un aigle à six mille mètres avec un lance-pierres.

Fleury me lorgna de travers :

— Oh ! très cher, que d'esprit ! Par quarante degrés au-dessus. Pas un peu congestionné, par hasard ?

— Continuez, adolescent imberbe.

— Me voici donc revenu à pied d'œuvre. Je tâte, circonspect, le buisson du bout de ma pétoire : rien ne bouge ; je tape dans les branches : rien. Je fais : hou-hou...

— Ça, c'est chouette.

— Hein ?... Ah, oui ! Eh bien, mon garçon, si vous n'arrêtez pas vos interruptions ridicules...

— Je me tais, je me tais.

— C'est heureux. Nous disons donc : pas de réaction. Je balance encore un petit instant puis je m'insinue, avec beaucoup de délicatesse et toujours le tromblon en avant dans ces épines. Je rampe, je trouve et me voici devant une entrée sombre, en forme de fente de tirelire, suffisamment large pour permettre le passage d'un chevreuil debout. La lumière du jour pénétrait dans ce ténébreux asile, pas bien loin, assez cependant pour que je distingue mon bouc à deux longueurs de bras. Je me mets à quatre pattes, je me faufile sans vaines clameurs. Stop ! deux phares rouges, larges comme des soucoupes, me clouent sur place. Et ce satané sifflement : viououfou... ! Nom d'une marmite ! J'opère une retraite stratégique de première. Du seuil, je te lui relâche un coup de pétard : badoûm ! Voyez

chef d'orchestre : bang ! bing ! badabang ! couine ! pioû... ! cymbales, grosse caisse, saxophone, petite flûte..., quelle musique, cha mê oi !

Le narrateur reprit haleine, pipa deux ou trois bouffées :

— Après quoi, syncope. Je me souviens d'avoir rigolé, une fois, parce que, dans un bouquin, un type du désert disait qu'il écoutait le silence. Ben, je vous assure que je l'écoutais, le silence, à ce moment-là ! Je m'étais coincé dans le buisson, pas excessivement fier, car, en somme, s'il plaisait à cette espèce d'excentrique en chambre d'opérer une sortie, je me trouvais dans une fichue situation. Sauf erreur, il me fallait tracter ce drôle de corps ou essayer de jouer de la flûte de l'air. Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place ?

— Ce que... ? bafouillai-je, pris au dépourvu. Heu...

— Oui, heu... Eh bien, mon petit, j'ai remis ça et j'ai gratifié les soucoupes de deux nouvelles décharges. Après la première, recrudescence de jazz ; après la deuxième, silence noir. Ça y'est, que je me suis dit. Alors, je suis rentré.

Je considérai mon interlocuteur avec un certain respect :

— Vous ne manquez pas de cran, vieil homme !

— Trop aimable, mais ce bouquetin me tenait à cœur. Je l'ai donc saisi derechef par une patte de derrière, et fait marche reculante en tapinois. A cette minute-même...

Il s'interrompit, darda un œil plein de suspicion :

—... Avez-vous jamais entendu un char d'assaut pénétrer dans une maison à travers la muraille ?



... avez-vous jamais entendu un char d'assaut pénétrer dans une maison à travers la muraille ?

— Ma foi non.

— Moi non plus, mais ça ne fait rien, je me représente que cela doit être du même calibre : ferraillements, grincements, broiements, sifflements, chocs, détonation, éboulements... J'ai cru que la montagne me tombait dessus. Du coup, j'ai lâché le morceau et, aussi, mes deux coups de douze grains. A la lueur de la déflagration, j'ai aperçu en face de moi, à peut-être quinze pas, des bêtes énormes, des sortes de pythons de cauchemar, gros comme des barriques. Cette hydre émergeait en

partie d'un tunnel de la paroi. Quels monstres !... Vous parlez si j'ai mis les cannes !

— Pardon, observai-je, nos lecteurs ne pratiquent pas l'argot.

— Eh bien, vous leur conseillerez de l'apprendre pour la circonstance. En tout cas, je me suis retrouvé en haut de ma liane sans bien me rendre compte si j'avais battu les records de grimper. On peut supposer que oui. Je me suis assis là-haut, assez pantois. Sous mon postère, orage dans le Métropolitain. Le sol résonnait, la roche vibrait. Et ce que ça gueulait, là-dedans...

— « Criait », rectifiai-je.

Fleury me dévisagea sans tendresse :

— Mettez « roucoulait » et n'en parlons plus. Vous écrivez pour premières communiantes ?

— Pour tout le monde, mon cher.

— Petit vaniteux ! Et puis, m'en fouti ! Où en étais-je ?

— A « hurlait », concédai-je.

— Oui. En définitive, j'étais complètement dégouté. Il y a des limites, n'est-ce pas ? Je n'ai plus insisté : je suis parti.

— Vous avez abandonné le bouquetin, votre premier-bouquetin ?

Au coup d'œil que me lança Fleury, je compris, si je tenais à l'existence...

— Non, ricana-t-il, je suis allé lui attacher des faveurs roses aux cornes. »

Le train siffla, ralentit. Petite gare irradiée de soleil. Des nhâqués montent en quatrième, bardés de paniers de volailles.

« Alors, Fleury..., c'est tout ?

— Cela ne vous suffit pas ?

— Eh bien, mon dieu... Il me semble que le lecteur ne sera pas entièrement satisfait. Il aimerait sans doute mieux une conclusion plus... plus...

Fleury se mit à rire de bon cœur :

— Plus dramatique... ouais ! Eh bien, ajoutez que je me suis battu à mains plates avec les monstres de la caverne, que je leur ai mordu la queue, brisé les vertèbres, que je les ai anéantis, bouffés en matelote et digérés...

— Soyez sérieux, voyons. Il faut reconnaître que cette histoire ne se termine pas en beauté. Je sais bien qu'on ne peut pas toujours, dans la vie réelle, clore une aventure par la mort du criminel ou par un mariage... Tant pis ! Tant pis ! Et, dites-moi ? vous n'êtes jamais retourné à cette horrible grotte ?

— Si, l'an passé... du moins, j'ai essayé. Je n'ai pu repérer ni la colline, ni la plaque d'ardoise. En fin de compte, on s'est tous égarés : mon garde, le charbonnier qui nous servait de guide et moi. C'est un bûcheron qui nous a reconfortés avec une infusion de cannelle. J'en ai profité pour interroger le bonhomme : il m'a dit qu'à deux heures, deux heures et demie de marche dans l'ouest d'un cirque traversé par une piste moi, on entend parfois des bruits étranges : battements de tam-tams, longues plaintes sifflantes... Or cette région est inhabitée et les voyageurs que surprennent les flots d'harmonie en question sont plus pressés de filer que d'aller rendre visite aux musiciens...

Fleury se leva, étira son grand corps anguleux, me considéra d'un air assez ironique :

« Vous qui connaissez le pays et qui êtes curieux de tous ces petits mystères, rien ne vous empêche, un jour...

— Hon, hon, fis-je, en me levant à mon tour... On verra ça, mon bon, on verra ça... »

AVENIR DU CAOUTCHOUC

Produits concurrents du caoutchouc de plantation

par H. BERLAND

CES produits sont à classer en deux groupes : les produits naturels, les produits industriels.

Produits naturels. — Nombreuses sont des plantes à caoutchouc qui croissent naturellement sous les tropiques et même dans les régions tempérées. Indépendamment du *ficus élastica* que tout le monde connaît, citons certaines espèces d'hancornie et de manihot, des euphorbes cactiformes, diverses lianes. On a découvert assez récemment, au cœur des forêts vierges du centre africain, un gros arbre, l'iré des indigènes, riche en latex.

Nous avons vu que, vers 1900, la production du caoutchouc sylvestre était d'une cinquantaine de milliers de tonnes. Cette production était tombée de 50 % vers 1920. La reprise des cours en 1935 a provoqué un regain d'activité de la traite et en 1940, on estimait à 40.000 tonnes les quantités en provenant. Quoi qu'il en soit, ces chiffres sont peu de chose comparés aux possibilités de l'hévéaculture.

Avant la guerre actuelle, l'U.R.S.S. avait découvert certaines herbes à caoutchouc, on a peu de renseignements sur les quantités ainsi que sur le prix de revient du caoutchouc que l'on en extrait de ces plantes annuelles.

Produits industriels. — Nous classons dans ce groupe le caoutchouc régénéré et les produits de synthèse. La longue étude que mériteraient ces produits sortirait du cadre de cet article.

Ce n'est que depuis 1926 que les statistiques nous offrent quelques données — d'ailleurs très imparfaites — sur la place occupée par le « caoutchouc régénéré ». Tout d'abord on ne récupéra les vieux objets de caoutchouc que lorsque le prix élevé de la gomme rendait l'opération payante ; aux U.S.A. par exemple, pendant

le boom de 1926, le régénéré utilisé atteignit 50 % du tonnage de gomme brut. Bientôt, certains pays fortement industrialisés mais dont l'approvisionnement en matière première était incertain, poussèrent leur industrie de régénération. Au plus fort de la crise le pourcentage du régénéré traité aux U.S.A. ne descendit jamais au-dessous de 21 % du caoutchouc neuf employé ; en 1940, le taux dépassa 29 %.

On est parvenu à la standardisation de la qualité ; le régénéré a sa valeur propre ; quels que soient les cours sa production sera suivie. D'ailleurs la guerre n'a pu qu'aider au développement de l'industrie de récupération, aussi sa concurrence doit-elle être considérée avec attention. Le régénéré ne sera plus seulement un élément régulateur des cours, il pèsera sur le caoutchouc de culture parce que son emploi s'imposera dans une foule d'articles où des caractéristiques physiques supérieures ne sont pas indispensables.

Produits de synthèse. — Il fut un temps, pas très éloigné, où les planteurs ne voulaient voir dans le « caoutchouc synthétique » que des succédanés de la gomme : au double point de vue de la qualité et du prix de fabrication, ces produits ne devaient jamais être pour eux des concurrents redoutables. En effet, la fabrication du caoutchouc de synthèse n'aurait jamais été justifiée si elle n'avait pu donner que des produits inférieurs ou tout au plus égaux au caoutchouc extrait des végétaux, mais d'un prix plus élevé.

Néanmoins certains pays privés de matière première naturelle s'obstinèrent à demander à la synthèse chimique de pourvoir à l'approvisionnement de leur industrie. Des recherches persévérantes permirent d'obtenir, puis de perfectionner, un grand nombre de produits : néoprène, bunas, thiokols, etc., qu'il serait inexact de

ne considérer que comme des remplaçants médiocres du caoutchouc : ils ont leurs caractères propres, à beaucoup de points de vue ils se sont révélés supérieurs au caoutchouc naturel.

La qualité qu'on était parvenu à donner, avant la guerre, aux produits de synthèse : en Allemagne et aux U. S. A. certainement, en U.R.S.S. très probablement, permettait déjà l'adoption de plans grandioses d'équipement. C'est ainsi que l'on prêtait aux U.S.A. au moment où éclata le conflit mondial l'intention de pousser son équipement industriel afin de pouvoir s'assurer, à bref délai d'une production annuelle de 400.000 tonnes de produits synthétiques. La guerre n'a pu qu'accentuer les progrès de l'industrie de ces produits. Au retour de la paix, leur concurrence sera d'autant plus redoutable que les usines de fabrication auront été les unes construites les autres amorties, par les gouvernements.

Le caoutchouc de plantation devra donc se défendre ; il le fera en comprimant ses frais de production, en améliorant le rendement des plantations, en tonnage et en qualité. Il devra, sans doute aussi, à son tour, faire appel aux ressources de la chimie pour adapter ses produits à certains usages, à leur donner, par l'incorporation de corps minéraux, des qualités analogues à celles qui ont contribué au développement des produits de synthèse.

Conclusion. — Combien de temps faudra-t-il, au retour de la paix, pour voir rétablir une économie stable ? Le conflit mondial aura bouleversé à tel point le mode de réaction réciproque des divers éléments qui engendrent et dirigent les courants commerciaux : production, offre, demande, paiements, transports, transformation, consommation, qu'il convient, pour supputer l'avenir réservé à l'hévéaculture, de s'abstraire des contingences de jadis.

Au monde meurtri, une longue période d'économie dirigée s'imposera. Que sera cette économie ? A quelles nécessités devra-t-elle faire face ? Les nations désarmeront-elles ? Un ordre d'urgence ne sera-t-il pas adopté pour le travail de restauration, auquel cas les fabrications de luxe — dans lesquelles se rangent bien des industries employant du caoutchouc — devraient céder le pas aux besoins vitaux. Assisterons-nous, comme cela s'est produit après 1918 pour la Russie et la Chine, à la fermeture de certains grands marchés ? Quelle sera l'importance des stocks, s'il en existe ?

Quelle sera la capacité de production des plantations ? Nous ignorons l'état où se trouveront les plantations de Malaisie, de l'Insulinde ; nous manquons de précisions sur ce qu'ont pu réaliser, en matière de plantations, les U.S.A. en Amérique du Sud et en Afrique.

On pourrait multiplier à l'infini les questions et les inconnues. Le certain est que le caoutchouc régénéré, et les produits synthétiques seront pour le caoutchouc de plantation des concurrents redoutables. Le caoutchouc régénéré sera non seulement un élément de régulation des cours mais encore un article de fabrication suivie. Quant aux produits de synthèse, la guerre n'aura pu que développer et perfectionner leur production ; le handicap de prix qu'ils supportaient jadis sera en partie comblé par les progrès de la technique et par le fait qu'ils sortiront d'usines amorties.

Tandis que ses concurrents verront leur position améliorée, l'hévéaculture, elle, aura à supporter les charges plus grandes. Pour ne parler que de la main-d'œuvre — en Indochine — cette main-d'œuvre sera sollicitée par une foule d'ateliers, grands et petits, nés des difficultés de l'époque que nous vivons, par la mise en valeur de contrées jusqu'ici vierges, par de grands travaux urbains ; elle sera plus exigeante. Elle jouira de garanties imposées par une législation du travail plus poussée dont les employeurs feront les frais.

Il se peut que, dès le retour de la paix, l'urgence de certaines reconstructions, peut-être aussi la spéculation, déterminent des demandes massives de caoutchouc. Ce ne sera probablement que pendant un temps assez court. Passée cette période de facilités l'hévéaculture connaîtra de rudes réalités.

Un demi-siècle a suffi à l'hévéaculture, née de l'aventureuse entreprise de sir Henry Wickam, pour vivre une chétive enfance, se fortifier bientôt au point de devenir pléthorique et devoir se plier, pour subsister, à une réglementation internationale. La simple prudence nous commande de ne pas sous-estimer les rigueurs de la lutte qu'elle devra engager, dans un proche avenir, contre les produits de récupération et les produits de synthèse. Pour l'hévéaculture, comme pour toutes choses, l'inéluctable loi de l'élimination des faibles jouera : seules pourront survivre les plantations à hauts rendements judicieusement exploitées. Il appartient aux hévéaculteurs de se préparer, d'ores et déjà, à la lutte.

OMBRES D'ANGKOR

par le D^r GUY-ISSARTIER

PRÉSENTATION LYRIQUE, EN FORME DE NÔ, POUR LES DANSES CAMBODGIENNES.

(Compositions de J. Y. C.,
gravées par Manh-Quynh.)

Personnages :

<i>Le Chœur.</i>	<i>Des Moines bouddhistes.</i>
<i>Le Voyageur.</i>	<i>La Foule cambodgienne</i>
<i>Le Suivant.</i>	<i>(paysans des hameaux).</i>
<i>Un Ermite.</i>	<i>Danseuses khmères.</i>

PREMIER TABLEAU

LA FORÊT AUX PORTES D'ANGKOR

LE CHŒUR. — Le jour s'éveille. Sur la route poussiéreuse voici venir le voyageur. Que cherche-t-il, errant par les chemins de la Terre ?

Il approche, il s'arrête, à l'endroit où la longue avenue se rompt sur le fossé de larges douves :

Devant lui, encore lointaine au delà des eaux endormies se dresse, portée sur les épaules de la Forêt, la tour centrale d'Angkor-Wat.

LE VOYAGEUR. — Je n'essuierai pas la crasse de mon corps, la sueur de mille kilomètres, la fatigue des nuits comme un sac accroché à mon dos.

Exultante beauté ! dans l'aurore, la forme exacte et rose de ce bulbe pur jaillit comme un lotus sur la nappe du flot végétal,

ou pareille à une cloche pendue au ciel qui, sur l'étendue de toute la vibration des siècles, résonne à l'appel de son nom : Angkor...

LE SUIVANT. — Son onde multipliée déjà frappe le gong du soleil couchant, quand, du haut du Bakheng, voilà des ans, nous cherchions au loin par delà les chevauchées des ramures l'éclat de son reflet sur le Barai, et de toutes parts alentour qu'un de ses rayons accroche, au front des temples ensevelis, le rouge sourire d'un dieu. T'en souvient-il ?

LE VOYAGEUR. — C'était au terme d'une longue course, comme aujourd'hui, durant des heures à travers ces plaines immenses où le petit peuple de Kampouthiëa, courbé comme sa faucille se penche, confondu à sa mère nourricière, nu entre le soleil et la terre.

Sous les nuages qui glissent, gonflés de songes et de secrets, éternellement au-dessus des forêts, des fleuves, des rizières, sur la ronde des hauts palmiers, sur les chemins poudreux des charrettes.

C'était, soudain, après le brûlant désert l'offrande, partout, d'abord, de cette oasis d'ombre, ce parc enchanté, ce refuge de paix et de fleurs, ce royaume de pensées.

LE CHŒUR. — On dirait une étrange cité, perdue dans des garennes sans fin, une Ville Imaginaire, inhabitée, une propriété sans nom de bois et de bêtes, vide et sonore des échos de mille années.

LE SUIVANT. — Parfois, au détour d'un sentier, passent quelques brunes figures d'autrefois, regagnant leurs hameaux cachés, pareils aux gardiens familiers de leur histoire ; dont la voix, avec le grincement d'un invisible chariot, s'éteint dans la profondeur des futaies.

Une flûte dans le crépuscule égrène son chant plaintif. Au long des jours le soleil, la brume bleue des matins, la brise, cueillant ses messages de feuilles mortes aux cimes d'arbres de soixante mètres de haut, tout n'était plus qu'un vaste, un calme automne doré, murmurant dans les couloirs interminables des allées.

LE VOYAGEUR. — Et soudain, sous l'épais manteau des verdure, à travers le dédale tournant des jungles, derrière des remparts écroulés, un à un s'ouvrent les palais des fées.

Je me souviens ! Déjà, après le premier saisissement de l'arrivée, le choc de cette douce puissance pour toujours reçu, je sentais grandir en moi comme une âme désincarnée, quand, balancé sur mon éléphant, de cette démarche solennelle qui remonte les pistes de la durée, je m'avançais vers la terrasse d'Angkor-Thom, prêt à joindre le défilé qui s'enfonce dans la mémoire des pierres.

LE CHŒUR. — Semblable à quelque Seigneur de la suite d'Yasovarman, franchissant les colonnes de la porte proboscidiennne.

Ne l'est-il pas sans le savoir ? Quel étrange pouvoir, quelle nostalgie impérieuse comme un exilé à son lieu natal le reconduit, comme un enfant obscurément rappelé au giron maternel, à la recherche du berceau de ses limbes ?

LE VOYAGEUR. — Fraîcheur suave dans l'haleine brûlante des jours ! Refuge pur, me revoici. D'un cœur révérent je m'incline. Un instant encore admis à cette prorogation du destin, une dernière fois avant que m'emporte le souffle d'airain et de feu — Kali Youga —, à cet asile de beauté j'offre mon cœur souffrant.

Il s'enfonce dans la forêt.

LE CHŒUR. — Forêt d'Angkor ! Odeur puissante des sous-bois ruisselants ! Rien n'a changé,

Voici la mince rivière tapie dans son nid d'écheveaux de lianes, et de toutes parts les arbres géants, aux têtes pleines de chants et d'orchidées, battant du poulx profond des êtres.

C'est la Forêt de Rama ! gorgée de sucs et de sor-

LE CHŒUR. — La sourde clarté des feuillages aux assises rouillées confond l'écorce qui les presse.

Cà et là, semblable à la trompe des éléphants tri-céphales, l'anneau monstrueux des racines soulève,



C'est la forêt de Rama gorgée de sucs et de sortilèges...

tilèges, retentissante de cris et de ramages, avec sa provision inépuisable de bêtes et de génies, ses gazelles et ses paons bleus, ses perruches, ses papillons et ses cigales, ses éléphants, ses tigres et ses panthères, et ses singes fous qui bondissent au trapèze élastique des branches.

LE SUIVANT. — Telle qu'aux portes sculptées des pagodes, elle déplie ses tiges dorées, chargées d'oiseaux paradisiaques.

LE CHŒUR. — Au cœur de la solitude par les routes du silence, dans la triple cité engloutie il s'enfonce, au labyrinthe des cours et des escaliers, des portiques et des terrasses, le long des murailles sculptées, des bas-reliefs verdiss sous les mousses, grouillant d'animaux, d'hommes et de dieux, chaque jour que la vie présente et familière semble ressusciter de la pierre.

LE SUIVANT. — L'ombre dort aux grottes murées du jour. Une pluie pareille aux pleurs des Anges lentement s'égoutte ; l'heure penche, le profil des cent tours comme au théâtre d'ombres derrière la chandelle dansante, s'allonge, tourne et disparaît.

pêle-mêle, de tous côtés, des blocs disjoints, épars, lourd ossuaire, où renaissent des visages de fleurs.

LE SUIVANT. — Parfois il y a de grands silences, comme si toute la Forêt se recueillait, penchée sur le message du passé, ou le souffle du sépulcre.

Mais soudain toutes les voix à la fois s'élèvent dans une clameur délirante, dans un lyrisme sans frein, de toute la puissance des âges en cet instant portée à son plus grand cri.

LE CHŒUR. — Ecoutez ! dans la rumeur profonde on entend l'hymne mouvant des sèves. La vie palpite au creux des temples morts. Est-ce la Forêt qui emporte le Temple dans ses bras ?

Ils ne sont plus qu'une même substance, tantôt de noirs morceaux roulés dans la pâte planétaire, ou dressant, pour l'éternité, ces pyramides gigantesques, dans l'azur immobile que gardent des lions.

On voit peu à peu se préciser dans le soleil couchant les cinq tiaras ovoïdes des grandes tours d'Angkor-Wat.

DEUXIEME TABLEAU

DANS LE TEMPLE D'ANGKOR-WAT

LE VOYAGEUR. — J'ai franchi le sentier comme une passerelle jetée sur la flottante toison d'herbes qui mène à la porte de l'Est.

Et voici du haut du sanctuaire la perspective au loin devant moi de la longue chaussée entre des rampes de Nagas, par où s'écoulaient les cortèges royaux et les foules ; et ces esplanades successives, et ces enceintes sur des kilomètres de tour, barrant l'assaut de la Sylve.

O grandeur souveraine ! Le ciel entre les dômes ajourés baigne les porches et les colonnades d'une buée de pourpre et de feu. La chaussée est de laque rose. Là-bas, de blancs ibis glissent parmi les fleurs.

Un grand banian s'endort, effeuillant son âme sur son reflet. Des palmes se froissent dans le vent comme des ailes...

Oubli de tout au monde !

Sur les nuages nacrés semblent voler les personnages fabuleux des légendes. Quel secret hante ces lieux ? Je rêve...

Le soir tombe peu à peu. Il s'endort.

LE CHŒUR. — C'est la nuit. Le temple se replie sur son mystère. Le vent court dans les couloirs démantelés. Aux murs lentement noircit le sillon de la pluie.

Dans les bassins dallés dort une eau rouge. Personne. Seul sous les voûtes humides retentit faiblement le cri apeuré des chauves-souris, pareilles à des âmes captives pour toujours condamnées aux ténèbres.

LE SUIVANT. — Là-haut quelle lampe solitaire s'allume ?

En un recoin obscur deux ombres, deux enfants devant une petite flamme votive, au sommet immense d'Angkor-Wat sont prosternés.

LE CHŒUR. — Par les galeries latérales s'avancent, tranquilles et doux, des moines en robe d'or.

Voix murmurantes dans les couloirs d'ombre.

LE SUIVANT. — Le gong d'une invisible pagode tinte au loin. Des appels se répondent à travers l'écho.

Comme des feux follets sur le lac de la nuit, des porteurs de torches passent de terrasse en terrasse.

LE CHŒUR. — Ils montent vers nous. Avec eux un groupe de femmes chemine.

Ce sont les petites gens des villages dispersés par la forêt.

LE SUIVANT. — La tremblante lueur des cierges de cire les précède au pied des fresques colossales où leurs doigts tâtonnants poursuivent, attardés, sur le contour sculpté les prodigieuses fables.

LE CHŒUR. — Parmi la moite obscurité s'éclairent des figures étranges...



Par les galeries latérales s'avancent tranquilles et doux, des moines en robe d'or.

LE SUIVANT. — Ils les caressent de leurs mains. Ils les frôlent de leurs lèvres...

LE CHŒUR. — Sous la flamme vacillante un reflet à la face des idoles aux seins nus luit et frissonne.

LE SUIVANT. — Voyez ! La douce forme polie par les baisers adorants semble vivre. On dirait, sur leurs bouches fermées que glisse, puéril et pur, un sinueux sourire.

LE VOYAGEUR (*il s'éveille brusquement*). — Où suis-je ? Quel est ce songe ?

LE CHŒUR. — Les déesses peuplèrent son rêve...

LE VOYAGEUR. — Je les tenais par la main, nous marchions en silence. Elles naissaient sous les pas des lotus blancs qui traversent là-bas l'étang sacré.

Elles surgissaient derrière les banians massifs, comme des replis du Dragon aux sept têtes.

A la Terrasse Royale, flottant dans un rais de soleil, au Château Magique des Cent Faces, de chaque pilier fantômes renaissants, évanescents,

ou parmi les colonnes renversées sous les lichens comme des algues, dans la glauque lumière d'une flore océane troublantes sirènes, partout je les retrouvais !

Sur le parvis des temples dénudés, à la bouche sombre des sanctuaires, comme un léger rayon elles suspendaient un instant l'envol de leur grâce divine...

UN ASCETE (*il élève une torche*). — Lève les yeux. Regarde. Ne les reconnais-tu pas ?

LE SUIVANT. — Elles s'enroulent dans la broderie de pierre, elles ondulent, genoux contre genoux, bras liés d'une flexible longueur.

Souriantes dans leurs niches, hiératiques gardiennes des portiques, plus ornées et plus belles à mesure qu'elles se haussent vers la présence du Dieu, de tous côtés elles se penchent. Ce sont elles, ce sont les vierges-prêtresses !

LE CHŒUR. — Filles du ciel et de l'onde...

Vois : dans le bouillonnement inépuisable d'images que déploie cette tapisserie pétrifiée, voici le mythe sans second, la page même de Pra Pusno-kar :

Le mont Mandara, comme une toupie la pointe posée sur la carapace de l'avatar chélonien, qu'avec frénésie les Immortels pendus à la corde du serpent Ananta vissent dans l'épaisseur des Eaux.

Et, du sein de l'Océan, par milliers elles montent comme des bulles, elles s'élancent, au suc profond du flot arrachées, phosphorescentes parcelles de l'âme errante de la Mer.

Elles s'envolent, fines libellules, adolescentes marines, déjà couronnées de la tiare à trois pointes des déesses, mais nues dans leur exquise chair de femmes...

LE VOYAGEUR. — Les Apsaras !...

(A suivre.)





Une des tours du Bayon.

Photo HESBAY



Photo Marc ALEX

Bas-relief à Angkor : Fille lutinée.

(... tant il est vrai qu'à Angkor tout n'est pas que poésie...)



Photo Marc ALEX

En marge de la nouvelle « La caverne aux monstres » :
Python déglutissant un chevreuil.

M. Clément BOURGERY

Créateur des usines électriques de Tientsin et du Darlac

M. Clément Bourgery est né le 3 novembre 1872 à Beaucaire (Gard). Engagé volontaire dans les Equipages de la Flotte, il a été amputé d'une phalange à la main gauche (accident en service commandé) à bord du *Sémiramis*. Il a fait la campagne du Tonkin et participa à la défense de Tientsin en juin-juillet 1900.

Après ces brillants services militaires, M. Bourgery se fixa en Chine où il résida 28 ans.

C'est lui qui a construit l'usine électrique de la Compagnie des Tramways et d'Eclairage de Tientsin et l'usine de l'Energie Electrique de Tientsin. La société anonyme qui gère ces entreprises doit sa prospérité aux efforts et à l'ingéniosité de M. Bourgery. Ses installations sont remarquables, ainsi qu'en témoignent tous ceux qui ont pu visiter Tientsin. Sa puissance électrique est actuellement de 15.000 kw. M. Bourgery a également organisé à Sin-Ho des chantiers de constructions navales.

A Pékin, il a construit le Grand Hôtel de Pékin, a fait les études des Tramways de Pékin, comprenant l'usine

dans la région des charbonnages, les sous-stations à Pékin, le réseau des tramways avec les ouvrages d'art.

Il a préparé l'étude complète du port de Pukow et d'une société de tramways tubulaires pour Tientsin, exécution retardée par les événements actuels.

Durant les inondations de 1917, M. Bourgery a sauvé la Concession française de Tientsin d'un désastre par les mesures énergiques exécutées sur son initiative et sous sa direction.

En 1928, M. C. Bourgery, parti de Tientsin pour effectuer un voyage d'études en Malaisie, se vit forcé d'interrompre ce voyage ; il en profita pour visiter l'Indochine et fit un séjour à Dalat. Il avait été projeté à ce moment par le Conseil de la société l'Energie Electrique de Tientsin de construire à Pei-ta-Ho, ville balnéaire de la Chine du Nord et située environ à 250 kilomètres de Pékin et Tientsin, des habitations destinées au personnel de la Société pour y passer ses vacances.

C'est alors que M. Bourgery songea qu'il serait plus agréable, plus intéressant, que son personnel vienne se reposer à Dalat ; il créa donc dans cette ville une grande propriété avec villas et tout confort que les Dalatois connaissent bien, pour son usage personnel et celui de ses collaborateurs qui, tous, désiraient connaître et étudier un beau pays, où ils pourraient avoir des relations surtout françaises.

En 1932, M. C. Bourgery, étant en relations d'affaires avec la C.A.D.A., séjourna quelque temps à Banméthuat où il étudia et fit le projet d'une centrale électrique sur la plantation de cette société. Il fit à ce moment la connaissance de M. Destenay, Résident de Banméthuat, qui l'entretint de la construction éventuelle d'une usine hydro-électrique pour la fourniture de la lumière et de la force motrice à Banméthuat.

La Résidence possédait alors un moteur Aster, accouplé à une dynamo, et fonctionnant au charbon de bois. Les dépenses de la Résidence pour une marche de 6 heures du soir à 10 heures s'élevait à environ 600 piastres par mois. A cette époque, étaient reliés au réseau électrique, la Résidence, le camp militaire, l'hôpital, la Garde Indigène, le pénitencier, la poste, et les deux hôtels Nicolas et Maury. La puissance connectée était d'environ 3 kw., qui représentait environ une centaine de lampes.

Vu la faible consommation du centre, aucun groupement d'électricité ne voulut investir des capitaux pour l'électrification de cette ville.

M. C. Bourgery était convaincu que l'électricité à un prix abordable était une nécessité et non pas un luxe ; d'autre part ayant étudié la question et s'étant convaincu que :

1^o La fertilité du sol du Darlac tôt ou tard amènerait le développement du chef-lieu de la province ;

2^o Que Banméthuat, se trouvant sur un plateau (d'où facilité de la construction des routes, passant presque toutes sur des lignes de crête, à un prix au kilomètre très faible par suite du peu d'ouvrages d'art), et à égale distance du Cambodge, de la Cochinchine et de l'Annam, deviendrait automatiquement un nœud de communications important de l'Union Indochinoise, M. Bourgery com-



mença dès lors des démarches auprès de la Résidence supérieure de l'Annam pour l'obtention d'une chute sur l'Ea-Tam, qui lui fut accordée par arrêté du 13 juillet 1932 n° 2115, et ce pour une période de cinquante ans.

L'étude pour la construction du barrage, du canal, de l'usine et les demandes en France pour le matériel électrique ayant été activement poussées, les travaux commencèrent le 15 février 1932 et les machines mises en route pour la fourniture continue du courant le 14 juillet 1933.

Le barrage sur l'Ea-Tam, construit en arc de cercle et du type barrage poids, a une hauteur de 8 mètres, largeur à la crête 1 mètre, largeur à la base 6 mètres, longueur à la crête 50 mètres et il a fallu pour le construire environ 700 mètres cubes de maçonnerie en moellons.

Le canal d'amenée a une longueur de 900 mètres.

L'usine électrique comporte deux groupes de 50 kw.

En dehors de la fourniture de la lumière à la ville, ce réseau assure celle de la Société des Hauts Plateaux et la puissance nécessaire pour la marche de l'usine à café, de l'usine à caoutchouc, de l'usine à thé et enfin le pompage de l'eau utile pour les différentes usines et les besoins domestiques.

Quand tous les travaux seront terminés, les « Hauts Plateaux » posséderont une puissance installée de l'ordre de 100 kw.

L'emploi de la force motrice électrique au lieu de la force motrice produite par machine thermique a permis à cette société de réaliser des gains considérables.

Il a été ajouté en 1939 un poste de transformation de 50 kw. situé à la bifurcation des routes de Ninh-hoa et de Méwal, et alimentant le village annamite.

M. Bourgery, comme on le voit par ses réalisations, est un éminent spécialiste des questions d'électricité. Il a bien voulu nous confier les quelques réflexions suivantes sur une question d'un intérêt si vif pour l'avenir de la Fédération :

« Avant la guerre, la Colonie pensait avoir fait beaucoup en ce qui concernait son industrie électrique, c'était une erreur. Les prix demandés par kilowatt aux abonnés étaient tellement élevés que quelques privilégiés seulement pouvaient employer l'électricité d'une façon judicieuse.

» Pour arriver à des résultats pratiques au point de vue prix de revient du kilowatt, il faut produire beaucoup pour pouvoir vendre bon marché, il faut donc construire des centrales les plus puissantes possibles, ce qui réduit ainsi le prix de revient du kilowatt installé. Jusqu'ici le principe adopté de produire peu et vendre cher, d'employer la théorie du moindre effort allait à l'encontre de l'intérêt général.

» Les personnes que leurs occupations ont amenées à voyager dans toute l'Indochine, ont été certainement frap-

pées par les importantes chutes d'eau qui existent à peu près partout et en grandes quantités. Ces personnes, intéressées d'abord au point de vue touristique, se sont-elles doutées que ces masses d'eau tombant de plusieurs mètres représentaient en pure perte des puissances considérables. En effet, un mètre cube d'eau tombant par seconde d'un mètre seulement équivaut à une puissance de 13,33 chevaux ; s'il y a seulement 10 mètres cubes tombant d'une hauteur de 15 mètres, ce qui est souvent le cas, la puissance perdue est de $13,33 \times 10 \times 15 = 1.900$ chevaux, soit, environ 1.260 kw.

» Il est évident qu'un équipement rationnel de ces différences de niveau d'eau entre deux points déterminés et les plus rapprochés possible amènerait à la construction de plusieurs centrales électriques plus ou moins puissantes et situées quelquefois à des distances très grandes des points à alimenter, ce qui amène à étudier sérieusement la façon la plus pratique et la moins onéreuse d'assurer le transport de cette puissance.

» Certes, les établissements de lignes de transport représentent une somme assez considérable étant donné le poids de cuivre nécessaire, mais il faut tenir compte que le cuivre employé ne s'use pas et que l'amortissement à appliquer à la dépense de l'achat de celui-ci est relativement très faible.

» Par l'emploi actuellement courant du transport à haute tension, le poids de cuivre est considérablement diminué et cela d'autant plus que la puissance transportée sera grande car les fils d'un plus grand diamètre auront une résistance mécanique suffisante pour supporter des distances plus grandes de point d'appui, c'est-à-dire que les poteaux pourront être plus espacés. Dans la colonie, l'on ne peut prévoir de surcharge sur les fils que par les oiseaux venant s'y poser. Cela doit être assez rare. L'on n'a pas à craindre les surcharges dues à la neige.

» En ce qui concerne le centre de Banmethuot, l'on pourrait d'ores et déjà commencer à étudier la création d'une centrale électrique sur l'une des chutes de la Srépok (usine située tout près de l'emplacement de l'ancienne passerelle). Cette chute est à une vingtaine de kilomètres de Banmethuot, à 8 kilomètres de la route 14.

» Etant donné le nombre de plantations situées au nord de Banmethuot et toutes celles qui se créeront forcément à sa partie sud, la plus grande partie de la puissance installée sera rendue utilisable, au grand avantage des planteurs, dans un cercle de 50 kilomètres de rayon.

» Il serait souhaitable que toutes les plantations intéressées puissent participer à la formation du capital nécessaire qui ne serait probablement pas considérable.

Le même effort devrait être fait, ajoutons-nous, pour tout l'Annam, voire toute l'Indochine, chaque fois que c'est possible. Il a été commencé grâce à l'Amiral, à Angkroët, près de Dalat. Il devra être généralisé. Transport facile, crédit facile, énergie facile, tels sont les trois impératifs de l'évolution économique d'un pays. On ne devra pas l'oublier dès que l'Indochine pourra se livrer aux travaux de la paix.

LA SEMAINE DANS LE MONDE

DU 6 AU 12 SEPTEMBRE 1944

Pacifique.

Si dans le courant de la semaine l'activité des opérations dans le Pacifique central s'est ralentie (à noter que Tinian serait encore le théâtre de violents combats), elles se sont, par contre, intensifiées dans le nord-ouest et l'ouest de la Nouvelle-Guinée, où l'on signale une grosse activité de l'armée aérienne américaine, notamment dans le secteur de Mindanao (Davao), les îles de Halmahera, Palaos et tout le secteur de la mer de Banda.

Chine.

Dans le secteur de Hengyang (Hengchowfu) l'armée japonaise a lancé une offensive le 29 août ; l'aile gauche, partie du secteur de Leiyang, a atteint Lingling (Yangchowfu), important aérodrome américain, le 7 septembre, après s'être emparée de Changning le 5 septembre. Le centre, parti de Hengyang, a poussé vers l'ouest et le sud-ouest, Chiyang (Kiyang) a été occupé le 5 septembre. Vers l'ouest, les troupes nippones continuent leur avance dans l'ouest de Chekiang. L'aile droite, partie de Yungfeng, progresse vers Paoking.

Au Chekiang, dans le secteur de Kihua, le communiqué japonais du 6 septembre a annoncé les prises de Lishui et Chuchow.

Dans le secteur de Wuhan, l'offensive lancée par les troupes chinoises contre Ichang et Bankow le 12 août continue sans résultat appréciable.

Anshan, au Mandchoukouo, a été bombardé par des super-forteresse volantes le 7 septembre.

Dans le Yunnan occidental, les combats continuent dans Tengchung (Tengyueh). Les forces chinoises combattent pour le contrôle de la route de Birmanie de Lungling à la Salouen et essaient de dégager Sungshan.

Birmanie.

La situation militaire est sensiblement stationnaire. Toutefois Schaung aurait été occupé par les Britanniques.

Russie.

Les troupes soviétiques ont pénétré en Bulgarie dès la déclaration de l'état de guerre russo-bulgare, le 6 septembre. Elles ont occupé les ports bulgares de Bourgas, Varna et la ville de Routschouk. Après la demande d'armistice bulgare, les forces russes ont reçu l'ordre de cesser le feu.

En Roumanie, les troupes soviétiques ont occupé les provinces suivantes : Bukovine, Bessarabie, Moldavie, Dobroudja, Valachie, qui représentent la totalité du territoire roumain situé à l'est des Carpathes et au sud des Alpes de Transylvanie. Des éléments soviétiques ont atteint la frontière yougoslave à Turnu-Severin et une colonne russe, après avoir franchi les cols au nord de Ramnicu-Valcea a pénétré en Transylvanie. Ces éléments, progressant vers le nord, se sont emparés successivement de Sibius, Alba-Iulia, Turda et Cluj.

Dans le secteur du front situé au sud de la Prusse orientale, une attaque exécutée le 6 septembre a permis l'occupation par les forces russes d'Ostrolenska (à 90 kilomètres dans le nord de Varsovie).

France.

Les forces allemandes, après avoir reculé assez rapidement, sont arrivées sur une ligne de résistance où l'opposition à l'avance de l'armée alliée s'est considérablement accrue.

En Belgique, les Alliés ont rapidement conquis Bruxelles, Mons, Malines, Namur, Charleroi, Ypres, Liège, Nieuport, Ostende, Anvers. Mais la résistance

devient acharnée sur la ligne Anvers-Gand et Anvers-Canal Albert-Liège et Ardennes belges.

En France du Nord, Brest et Le Havre se défendent toujours. La région du Nord est occupée, sauf les ports de Calais, Dunkerque, Boulogne et la région environnante, qui est toujours le siège de vifs combats.

L'avance alliée du nord à l'est de Paris forme deux larges colonnes qui s'avancent de part et d'autre de la forêt de Compiègne et se rejoignent au delà de Saint-Quentin, délimitant ainsi deux poches :

Une entre la Manche, du Havre à la Belgique, et la colonne alliée (Rouen, Amiens, Lille) au nord de Compiègne. Elle est réduite par échelons successifs par l'occupation de Dieppe, Abbeville, Arras, Lille, Béthune et Saint-Omer. Chaque poche secondaire est nettoyée et à l'heure actuelle seules subsistent des poches autour des trois ports du Nord : Boulogne, Calais et Dunkerque.

Dans cette poche, 300 aires de lancement de V1 furent capturées et l'Angleterre se considère maintenant à l'abri de ce danger.

La deuxième poche a été pendant toute la semaine en voie de nettoyage. A l'est, après avoir atteint la frontière belge et luxembourgeoise à Maubeuge, Hirson, Sedan et la ligne Verdun-Metz-Nancy-Neufchâteau, les Alliés trouvent en Lorraine une résistance accrue et leur avance est très lente.

Les Allemands se retirent de tout le sud-ouest par Dijon et la trouée de Belfort. Les villes dans le quadrilatère Bordeaux-La Rochelle-Limoges-Poitiers sont libérées le 9.

Dans le Sud de la France, l'armée allemande en retraite est talonnée par la VII^e Armée américaine et l'Armée Delatre de Tassigny. Un combat très dur a lieu à la traversée du Rhône, mais les Allemands peuvent faire passer une grande partie de leurs effectifs. Des durs combats se déroulent à Bourg-en-Bresse, Pontarlier, Châlons-sur-Saône, Besançon, Beaume-les-Dames.

Les forces du général Delatre de Tassigny, quittant la colonne américaine, progressent vers Dijon (Beaune, Le Creusot).

A la frontière italienne, Briançon est occupé, puis perdu, puis réoccupé par les Alliés.

Italie.

De durs combats ont lieu dans le secteur de l'Adriatique pour ouvrir une brèche dans la ligne Gothique.

Malgré de durs combats et de lourdes pertes de part et d'autre, les Alliés n'ont pu établir qu'une tête de pont de quelques milles.

Dans le secteur de Florence, prise de Lucques et de Prato.

EN FRANCE

Le ravitaillement à Paris.

Les autorités civiles à Paris font des efforts en vue du retour à la vie normale. Les problèmes qu'elles ont à résoudre sont entre autres : la distribution des vivres et le maintien de la fourniture du charbon et du gaz.

Radio-Paris a annoncé le 28 août qu'un convoi allié de 3.000 tonnes de produits alimentaires et de médicaments est arrivé à Paris, où la situation était devenue critique.

On envisage que dans le courant de septembre il sera possible de livrer à la population de la capitale des biscuits, de la farine, du chocolat, du lait, du lard, de la margarine, du sucre et des conserves, des désinfectants et du savon. Les vivres sont d'abord distribués aux personnes les plus nécessiteuses, aux enfants et aux malades.

La question des transports est évidemment la principale difficulté. Les ravitaillements arriveront de Bretagne et de Normandie dès que les routes et les voies ferrées seront disponibles.

A Paris, un comité spécial a été créé, pour venir en aide dans la mesure du possible aux familles évacuées et aux familles qui ont perdu tous leurs biens.

6 septembre.

La situation des Archives Nationales.

La direction des Archives Nationales signale que ses collections n'ont nullement souffert ni de la bataille de Paris, ni des bombardements. Néanmoins, pour l'instant, les salles de travail restent fermées jusqu'à nouvel avis.

Service postal civil France-Etats-Unis.

Des cartes postales rédigées en français ou en anglais, dont le contenu est strictement familial, peuvent être envoyées de France aux Etats-Unis.

Images de Marseille.

A Marseille, les Allemands ont fait sauter les docks et le pont transbordeur n'a plus qu'un pilier. Plus une barque de pêche ne se balance sur l'eau du Vieux Port. « Basso » montre sa façade éventrée par le bombardement aérien du 27 mai. Sur la Cannebière, un désert de mort remplace l'animation joyeuse d'autrefois. Toute la vie de la grande cité s'est condensée autour de la préfecture où siègent en permanence les services improvisés du Comité de la Libération.

Reprise des communications postales.

On annonce que le service postal est rétabli le 8 septembre dans la région parisienne.

Le service aéro-postal fonctionne entre Paris-Toulon et Toulon-Algérie.

Les communications entre la France, l'Algérie et la Syrie fonctionnent également. Elles se borneront aux nouvelles familiales.

Les communications entre la Grande-Bretagne, le Calvados et la Manche fonctionnent de nouveau, sans restrictions.

A TRAVERS LA PRESSE INDOCHINOISE

Le problème de l'ours.

(SOLUTION)

Ainsi que le dit notre correspondant M. Zuongvan-dang, notre chasseur devait faire partie de l'expédition Peary. Il n'est, en effet, qu'un point du monde d'où l'on puisse partir pour faire 15 kilomètres toujours sud, puis 15 kilomètres exactement ouest et enfin 15 kilomètres nord pour se retrouver au point de départ, c'est le pôle nord, où, comme chacun sait les ours sont blancs, afin de mieux échapper aux chasseurs, sans doute.

(RADIO-BULLETIN, 3 août 1944.)

Du coq à l'âne.

LE CORBEAU ASSAISONNÉ.

Dans certains quartiers de Phnom-penh on se plaint des concerts inharmonieux que donnent les corbeaux, croassant aux heures où l'on désire silence et tranquillité.

Pour le malheur de leurs auditeurs, les corbeaux ne sont pas comestibles ; d'où vient que la chasse au corbeau nature n'attire personne.

Mais les Canadiens peuvent nous enseigner une manière d'assaisonner le corbeau vivant, et d'en faire un gibier digne de figurer dans la Faune Sauvage de Charles Dumas. Une municipalité canadienne en effet, désireuse de débarrasser son territoire de cet oiseau indiscret, en fit attraper une demi-douzaine, leur attacha à la patte des bons de 500, 100 et 20 dollars payables au porteur, et les relâcha avec beaucoup de publicité. La chasse au dollar-corbeau fut si ardente que les corbeaux survivants, écœurés, quittèrent le pays.

FLEUR DE CHINE.

La culture des fleurs à des fins commerciales ne s'est pas encore développée au Cambodge, et l'on voit peu d'horticulteurs cambodgiens alors qu'en Cochinchine l'horticulture est assez prospère. Nous ne voyons de marché aux fleurs, à Phnom-penh, qu'à l'occasion du Têt, encore ces fleurs sont-elles presque toutes importées de l'extérieur.

Les Chinois, on le sait, sont depuis longtemps des horticulteurs très adroits. Ils possèdent dans leurs catalogues, dit-on, une variété de fleur qui ne fleurit qu'une fois tous les 300 ans. Oui, vous avez bien lu : une fois tous les 300 ans. Assez décevant, n'est-ce pas ? pour les jardiniers qui aiment bien voir le fruit

de leurs efforts. Mais une jeune Chinoise impatiente, qui possédait par héritage une de ces fleurs-Mathusalem, réussit à force de soins à obtenir une floraison quand la plante atteignit seulement sa 103^e année. Fleur précoce, que dans les familles de fleurs on doit évidemment considérer comme un enfant prodige.

Ceci se passait, dit-on, en 1936. La jeune Chinoise, qui se nomme M^{lle} S. Y. Chao, est la fille du directeur d'un grand journal de Shanghai.

Mais quel lecteur chinois nous donnera le nom de cette fleur ?

RADIO-CHAHUT

Quand les usines du monde entier recommenceront à travailler pour les industries de paix — ce qu'elles ne font guère actuellement qu'en Indochine — on verra se perfectionner les appareils de radiophonie. Il ne fait pas de doute qu'ils seront à la fois plus puissants et moins chers qu'ils ne le furent jamais. On sait qu'en Europe, avant la guerre, il y avait déjà la radio dans les taxi-autos, dans les wagons de chemins de fer. Un ingénieur danois avait même inventé un appareil récepteur de poche.

Quand cet appareil sera répandu, gageons que cela deviendra dans les classes en effervescence un nouveau procédé de chahut et de mystification : la radio dans le pupitre... ou dans le chapeau du professeur.

Mais à quand, au fait, la classe à domicile par radiophonie ?

COMMENT FORMER DES CHEFS ?

La question s'est posée en Angleterre avant la guerre, dans ce pays qui passe pour le modèle des démocraties, tout en restant une monarchie. La pénurie de chefs dignes de ce nom avait sans doute ému les autorités, car une école de chefs fut ouverte. Savez-vous qui fut choisi comme professeur ? Un certain X... Français de bonne souche, qui fit à la France la meilleure des propagandes en enseignant à 200 élèves anglais, à l'Ecole de cuisine hôtelière de Westminster, la cuisine française.

Le manque de chefs de cuisine se fait également, hélas, sentir en Indochine, et l'on ne peut qu'applaudir à la création de l'Ecole de cuisine de Dalat. Les bép diplômés auront-ils droit à un sursalaire ? Comment sera sélectionné le Jury de l'examen culinaire ? Question importante, en une matière où il faut beaucoup d'érudition... gustative pour bien juger. Qui veut en être ?

(RADIO-BULLETIN, 24 août 1944.)

Problème.

Dans un train se trouvent trois employés du P. L. M., un chef de train, un ingénieur de la ligne et un chauffeur. Voici leurs noms, l'ordre n'étant pas respecté : Voisin, Dupont et Renard. Trois voyageurs s'y trouvent également : M. Renard, M. Dupont et M. Voisin.

Sachant que :

1. M. Dupont habite Lille ;
2. Le chef de train habite à mi-chemin entre Lille et Marseille ;
3. M. Voisin gagne 40.000 francs par an ;
4. Renard bat le chauffeur au billard ;
5. Le voyageur qui habite le plus près du chef de train gagne trois fois plus que ce dernier, qui a un traitement de 20.000 francs par an ;
6. Le voyageur qui habite Marseille, porte le même nom que le chef de train.

Dire comment s'appelle l'ingénieur de la ligne.

(COURRIER D'HAIPHONG, 7 août 1944.)

Nous ferons paraître la solution dans le prochain numéro.

Êtes-vous devin ?

Ceci se passait au temps de S. M. Jayavarman VII : Un grand mandarin, parcourant un jour ses terres, rencontre trois paysans qui se nommaient Yem, Suon et Keth.

« Alors, braves gens, dit le mandarin, êtes-vous contents de vos rizières ? »

— Oui, bien sûr, répondit le moins timide des trois, mais la meilleure de nos rizières est laissée inculte par suite de vos instructions, ô grand mandarin. et c'est grand dommage...

— Eh bien, dit le mandarin, je consentirai à donner cette parcelle de rizières à celui d'entre vous qui s'engagera à dire : « Le grand mandarin est puissant et généreux », un nombre de fois égal à la moitié du nombre de jours qui s'écoulera depuis aujourd'hui jusqu'à sa mort... »

— Pour ça, dit Yem, il faudrait savoir combien de temps il nous reste à vivre, et c'est une chose impossible à savoir...

— Je pense comme Yem, dit le nommé Suon : on ne peut pas savoir à l'avance quand on mourra...

— Et toi, Keth ? dit le grand mandarin.

Keth, plus maître que les deux autres, trouva le moyen de satisfaire à la condition posée par le grand mandarin, et devient possesseur de la parcelle de rizières.

Comment s'y prit-il ?

(RADIO-BULLETIN, 17 août 1944.)

AUTRES CARRIÈRES**Une école d'hôtellerie à Phan-thiêt.**

Grâce aux initiatives du Commissaire général Sports-Jeunesse, Phan-thiêt est en train de devenir une manière d'Université. Il s'y distribue un savoir qui n'est pas moins utile au pays que les sciences professées dans les Universités du type classique.

L'art de la culture physique d'abord, qui peuple le pays de jeunes gens robustes, enthousiastes, apôtres des sports dispensateurs de l'optimisme, par la bonne santé et la persévérance dans l'effort.

Et puis, comme sans le faire exprès, ces mêmes jeunes qui s'exercent à la course à pied, au lancement du javelot ou aux exercices du gymnase, sont initiés aux travaux de la ferme, apprennent à faire pousser les légumes, à soigner des bœufs, à faire prospérer une basse-cour.

Toutes sciences d'intérêt pratique immédiat, que le jeune moniteur sera appelé à vulgariser dans les provinces, à faire pénétrer dans les moindres villages grâce au jardin d'essais qui voisine avec le stade.

Le pays a besoin d'autres spécialistes que du travail de la ferme. Et c'est pourquoi d'autres écoles doivent s'ouvrir à Phan-thiêt, sous le signe du Sport.

Il est question notamment d'une école d'hôtellerie..., ce qui n'est pas sans intérêt dans une contrée, par

ailleurs richement pourvue des éléments nécessaires au développement de l'industrie touristique.

Déjà fonctionne à Phan-thiêt un cours de cuisine professé par un homme d'une compétence indiscutable, puisqu'il a fait ses preuves sur les grands courriers des Messageries.

Son cours a eu tout de suite un grand succès. Le nombre des candidats « Vatel » était si élevé qu'il a fallu opérer une sévère sélection.

Opération délicate, puisqu'il ne saurait être question de recruter au concours les élèves-cuisiniers. L'orthographe, l'histoire ou la mathématique et autres connaissances acquises, comptent infiniment moins pour faire un cuisinier que ses qualités innées : goût de la propreté d'abord, puis une adresse naturelle qui lui permettra les « tours de main » difficiles, la mémoire des bonnes recettes ; l'imagination pour créer des plats inédits... et il ne lui sera pas inutile d'être un peu gourmand, on le comprendra.

D'autres connaissances, aisément contrôlables cette fois, sont nécessaires aussi : un peu d'arithmétique, un peu de comptabilité, ne serait-ce que pour correctement tenir un livre d'achats, et déterminer le prix de revient d'une portion de saucisse aux choux.

Mais d'abord, — et c'est à l'école de Phan-thiêt qu'il l'apprendra — savoir préparer correctement, proprement, la dite saucisse aux choux, et quelques autres plats plus raffinés.

On objectera que les cuisiniers bons ou passables abondent déjà en Indochine, que leur actuelle rareté est due à des causes passagères.

C'est exact, et il est probable que bientôt ils suffiront aux particuliers. Mais nous avons évoqué plus haut les besoins d'une possible richesse indochinoise : l'industrie touristique.

Ici, il n'y a que l'Ecole d'hôtellerie qui soit capable de former le personnel nécessaire, connaissant bien le service d'hôtel, de restaurant, de café, selon la conception mondiale du terme.

La manière dont les gens de service dans l'ancien empire d'Annam devaient s'acquitter de leurs fonctions n'a évidemment que de très lointains rapports avec les règles du métier de maître d'hôtel, de maître-queux ou même de portier.

L'adaptation aux méthodes occidentales était d'autant plus difficile que peu parmi les Français appelés à former leur personnel étaient eux-mêmes du métier.

Combien, par exemple, d'hôtels furent exploités par des personnes n'ayant pas la moindre pratique de la profession ?

Le fait que ces personnes aient parfois brillamment réussi dans leur commerce, ne change rien à la chose. Ils ont satisfait une clientèle locale, malgré un service défectueux. Il faut penser à une autre clientèle qui a connu d'autres hôtels que le bungalow du chef-lieu de province ; à une clientèle qui nous saura gré d'être mieux traitée que dans les pays voisins ; qui appréciera de retrouver ici des manières, un style, une atmosphère correspondant à un standard mondial.

Quant aux habitants du pays, ils ont vite fait de s'accoutumer au progrès et ne peuvent plus s'en passer.

Certes, il ne faut rien exagérer. Ce serait une grave injustice de ne pas reconnaître les très réelles qualités du personnel de service indochinois et surtout annamite. A certains points de vue, ils sont même supérieurs à leurs collègues métropolitains.

Il y a cependant encore beaucoup à faire dans ce domaine. Le personnel indochinois de qualité n'est pas assez nombreux pour les besoins du pays.

Une école d'hôtellerie sera d'autant plus efficace, que les Annamites sont particulièrement aptes à assimiler et retenir tout ce qui a le caractère d'un enseignement.

Les notions acquises dans une école revêtent pour eux un aspect plus soennel que celles acquises dans la pratique. La corporation hôtelière, la restauration et même les particuliers seront sans doute surpris des résultats que l'initiative du Commissariat général aura obtenus.

D. C.

(L'OPINION, 17 août 1944.)

LA VIE INDOCHINOISE

4 septembre.

Hanoi. — Le nombre de victimes causées au Tonkin dimanche 3 septembre par les attaques aériennes est de 3 tués et 12 blessés, tous Indochinois.

Huê. — S. E. Tôn-that-Han, duc de Pho-Quang, ancien régent de la Cour d'Annam, est décédé à Lacthé, son village d'origine, dans la province de Thua-thiên, le 3 septembre 1944, à l'âge de 91 ans (voir l'article que nous publierons dans le prochain numéro).

Dalat. — A l'occasion du décès de S. A. le Régent, le Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Haut Commissaire de la France dans le Pacifique, Gouverneur Général de l'Indochine, a adressé au Résident Supérieur en Annam le message suivant :

Je vous prie de transmettre à la famille de S. A. Tôn-that-Han les condoléances très attristées que je forme au nom de la France et de la Fédération. La disparition de Son Altesse sera très cruellement ressentie par tous les Français et Annamites associés dans un deuil commun.

La France perd un grand ami dont toute la vie a été consacrée au service des deux pays liés dans un même destin.

5 septembre.

Dalat. — Dans la matinée, l'Amiral Jean Decoux, accompagné de M. de Sacy, chef de Cabinet, s'est rendu à la communauté des Filles de la Charité pour visiter l'œuvre des Eurasiens abandonnés. Mme Jean Cousin, ainsi que la sœur directrice accueillirent l'Amiral à sa descente de voiture.

Le Chef de la Fédération a pu se rendre compte une fois de plus du dévouement inlassable avec lequel, sous l'impulsion de la Sœur Durand, les Filles de la Charité se consacrent à leurs œuvres charitables et sociales.

Huê. — Une cérémonie s'est déroulée le 4 septembre, à 9 heures, à la Résidence supérieure d'Annam à l'occasion de la prise de fonctions de M. le Résident Supérieur J. Haelewyn. Dès 8 h. 30, les mandarins de la Cour, les autorités civiles, militaires et religieuses, les membres des divers conseils, les fonctionnaires français et indochinois des divers services étaient groupés dans les salons de la Résidence supérieure pour saluer le nouveau Chef du Protectorat.

L'arrivée de M. le Résident Supérieur Haelewyn, annoncée par la sonnerie du « Garde à vous », a eu lieu à 9 heures. A sa descente de voiture, le Chef du Protectorat, accompagné de M. l'Inspecteur Delsalle et du général de division Turquin, a passé devant le front des troupes, qui rendaient les honneurs. Tandis qu'il s'arrêtait pour saluer le drapeau, la musique du 10^e R. M. I. C. et de la garde indochinoise ont fait entendre *La Marseillaise*, suivie de l'hymne national annamite.

M. le Résident Supérieur J. Haelewyn a fait ensuite son entrée dans les salons de la Résidence supérieure. M. l'Inspecteur Delsalle, en une courte allocution, lui a souhaité la bienvenue et, s'adressant aux personnalités présentes, leur a demandé de continuer à apporter au nouveau Chef d'Administration locale le même concours dévoué qu'ils avaient accordé à M. le Résident Supérieur Grandjean.

M. le Résident Supérieur Haelewyn a pris ensuite la parole pour remercier M. l'Inspecteur Delsalle de son brillant intérim. S'adressant ensuite à ses futurs collaborateurs, il leur a dit son plaisir de se retrouver après bien des années en terre d'Annam et sa confiance dans leur compétence, leur dévouement et leur fidélité à la France. En ces temps particulièrement difficiles, ils collaboreront ainsi efficacement à l'œuvre si sagement poursuivie par le Gouverneur Général. Les mandarins de la Cour, les différentes

personnalités civiles, militaires et religieuses ont ensuite été présentées au Résident Supérieur Haelewyn.

A 10 h. 30, selon le cérémonial rituel, le Conseil des ministres a remis au Chef du Protectorat les insignes du Kim-Bai et de Grand'croix de l'ordre impérial du Dragon d'Annam.

A 11 heures, le Résident Supérieur, entouré des hauts fonctionnaires de son cabinet, rendait leur visite à LL. EE. les ministres de la Cour.

A 11 h. 30, M. le Résident Supérieur Haelewyn, accompagné des hauts fonctionnaires de l'Annam et des membres de son cabinet, a déposé une couronne au Monument aux morts de la ville de Huê.

6 septembre.

Dalat. — A la suite du décès de S. A. Tôn-that-Han, ancien régent de l'Empire d'Annam, le Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, a adressé à S. M. Bao-Dai le message de condoléances suivant :

SIRE,

Dès que j'ai appris le décès de S. A. Tôn-that-Han, ancien régent de l'Empire d'Annam, j'ai câblé à M. le Résident Supérieur à Huê pour qu'il transmette à la famille de l'illustre défunt les condoléances très attristées que je forme au nom de la France et de la Fédération.

Je veux également offrir l'expression de ma sympathie à Votre Majesté, à la Famille impériale et au Gouvernement annamite, qui perdent avec la disparition de S. A. le Régent, le plus grand serviteur que l'Empire d'Annam ait eu de nos jours. C'est avec une émotion profonde que Français et Indochinois, associés dans une même affliction, ont appris la mort de S. A. Tôn-that-Han, qui sera ressentie par la Fédération tout entière.

En sa personne, en effet, disparaît un grand et fidèle ami de la France, dont la vie fut consacrée dans la dignité et l'honneur au service de nos deux pays étroitement unis dans le même destin.

Je sais que Votre Majesté éprouvera plus particulièrement le regret de cette disparition, en raison des liens personnels qui l'attachent à celui qui fut un des conseillers de ses jeunes années, et qui a exercé avec une noblesse d'âme et un succès unanimement reconnus, la plus haute charge de l'Empire pendant la minorité de Votre Majesté.

Je prie Votre Majesté d'agréer, Sire,

Avec l'expression de mes condoléances personnelles et de celles du Gouvernement général de l'Indochine, l'assurance de mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

7 septembre.

Hanoi. — A l'occasion de sa prise de fonctions, M. le Résident Supérieur au Tonkin a adressé à M. le Gouverneur Général de l'Indochine le télégramme suivant :

Honneur vous rendre compte qu'ai pris 2 septembre courant mon service à la tête administration locale Tonkin. Je tiens à cette occasion à vous exprimer ma profonde gratitude et l'assurance de mon absolu dévouement.

— M. le Gouverneur Général a décidé de créer en Cochinchine une Ecole Supérieure de Commerce. Dès la rentrée scolaire prochaine, une section préparatoire à cette école sera ouverte au lycée Chasseloup-Laubat, à Saigon, si le nombre de candidats inscrits le justifie.

Les candidats français ou indochinois devront être titulaires du baccalauréat de l'enseignement secondaire. Leur demande devra être remise au proviseur du lycée Chasseloup-Laubat avant le 28 septembre 1944, dernier délai.

Dalat. — MM. Paul Chauvet et Jean Haelewyn viennent respectivement de prendre la direction des administrations locales du Tonkin et de l'Annam.

Au message que le nouveau Résident Supérieur au Tonkin lui a adressé à cette occasion, l'Amiral a répondu comme suit :

Je vous remercie des sentiments que vous m'avez exprimés à l'occasion de votre prise de fonctions à la tête du Protectorat du Tonkin. Je sais que je puis compter sur votre dévouement. Il m'est agréable de vous assurer de ma confiance et de vous demander de transmettre le témoignage de mon affectueuse sollicitude aux populations tonkinoises.

Par ailleurs, le Chef de la Fédération a répondu en ces termes au message que lui a adressé en arrivant à Hué le nouveau Résident Supérieur en Annam :

En vous accusant réception de votre message du 4 septembre, je vous renouvelle l'expression de ma confiance et vous remercie des sentiments personnels que vous m'exprimez.

Je vous prie d'être mon interprète auprès de LL. EE. les ministres, membres du Gouvernement annamite, afin de leur dire ma gratitude pour les assurances que vous m'avez transmises de leur part. J'ai été particulièrement sensible à ce nouveau témoignage de la loyale collaboration et de l'attachement de leurs Excellences à l'œuvre française en Indochine. Je vous demande de leur dire qu'ils peuvent compter sur toute ma sollicitude et sur tout l'appui du Gouvernement général dans l'exercice de leurs charges pour le développement de la prospérité de l'Annam, dans l'ordre et la fidélité à la dynastie régnante et à la France.

8 septembre

Hanoi. — Les attaques aériennes au Tonkin pendant la journée du 7 septembre ont fait 7 victimes indochinoises, dont 2 tués et 5 blessés.

— La collection des éditions de la Direction de l'Instruction Publique vient de s'enrichir d'un manuel nouveau : une *Histoire de France* (cours élémentaire) de MM. Taboulet et Champion. Ce livre sera mis en usage dès la rentrée prochaine dans les écoles primaires françaises d'Indochine.

Les grands aspects de l'histoire de France des origines à Jeanne d'Arc y sont décrits dans l'esprit de la Révolution Nationale ; la présentation matérielle a été spécialement étudiée pour les enfants qui auront à utiliser ce volume, auquel le dessinateur bien connu Pham-ngoc-Khuê a apporté la contribution de son crayon exercé.

Ce petit livre est en vente à l'Imprimerie d'Extrême-Orient, à Hanoi.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

ANNAM

Bernard, fils de M. et de M^{me} Granger (2 septembre 1944) ;

Alain, fils de M. et de M^{me} Labarre (3 septembre 1944) ;

Françoise, fille de M. et de M^{me} Ferrouillat (27 août 1944).

TONKIN

Vincent, fils de M. et de M^{me} Manent (3 septembre 1944) ;

Roger, fils de M. et de M^{me} Monnard (8 septembre 1944) ;

Daniel, fils de M. et de M^{me} Finette (6 septembre 1944).

COCHINCHINE

Alain, fils de M. et de M^{me} Ly-công-Trinh.

FIANÇAILLES.

TONKIN

M. Charles Chung avec M^{lle} Andrée Ouvrard.

MARIAGES.

TONKIN

M. Pierre Linard avec M^{me} Henriette d'Argence (6 septembre 1944).

COCHINCHINE

M. A. Gamby avec M^{lle} Eliane Crèmezy ;
M. Pierre Dumarest avec M^{lle} Jeanne Le Page (28 août 1944).

DÉCÈS.

ANNAM

S. E. Tôn-thât-Hàn (3 septembre 1944).

TONKIN

M^{me} veuve Chê-quang-An, née Công-Tôn Nu-hy-Tô (5 septembre 1944) ;

M. Augustin Réant (6 septembre 1944) ;

M^{me} Marie Demange, née A-Kiéou (7 septembre 1944) ;

M^{me} Marcel Marchand, née Marie Deminger (7 septembre 1944) ;

M. Marcel Savarin (9 septembre 1944) ;

M. José Da Silva Junior (9 septembre 1944) ;

Brigitte, fille de M. et de M^{me} Disgand (9 septembre 1944).

CAMBODGE

M^{me} Yann Long, née Somaly Son Diep.

COURRIER DE NOS LECTEURS

~ J. B..., à Thu-duc. — Vifs remerciements. Vos problèmes seront publiés sous une prochaine rubrique que nous ouvrirons dans nos colonnes.

~ M. de B..., à Hué. — 1^o Félicitations pour votre solution qui est juste ;

2^o Nous publierons bientôt l'image des nouveaux timbres parus récemment en Indochine ;

3^o Veuillez nous envoyer votre dictée. Nous la publierons sous notre prochaine rubrique « Petits Problèmes ».

Et merci.

~ Van der Thom, à Tam-dao. — Votre nom n'a pas été publié parce que ce problème a été posé par Radio-Bulletin du Cambodge et non par nous-même (remarquez qu'il a paru dans notre rubrique « A travers la presse indochinoise »).

Merci de votre original problème « Record battu ».

Nous l'incorporerons dans notre prochaine rubrique.

~ Yvatto. — Merci. Mais veuillez nous faire parvenir la solution, s'il vous plaît.

~ X..., à Phnom-penh. — Cette modification a été apportée « motu proprio » par le typographe qui a voulu réparer in extremis la faute qu'il a pensée que nous avions laissée...

Acceptez nos excuses. Mais vous savez mieux que quiconque que ce sont des choses qui arrivent...

~ Ouistiti. — Des recettes de cuisine ? Si vous voulez. Il vous suffira de changer votre étrange pseudonyme en « tante Adèle » et de signer une chronique que nous ferons paraître bien volontiers, si nous sommes gastronomiquement du même avis que vous.

~ M. B..., à Mong-duong. — Vous nous dites : « Pourquoi l'Ideo n'imprimerait pas un catalogue

à l'usage des philatélistes, sur les émissions de timbres émis en Indochine depuis la création des timbres-poste (1863) jusqu'à nos jours.

» Car beaucoup de philatélistes ne peuvent classer leurs séries faute de catalogue. »

Oui. Pourquoi pas ? Nous soumettons l'idée à l'Ideo, si nous pouvons nous exprimer ainsi.

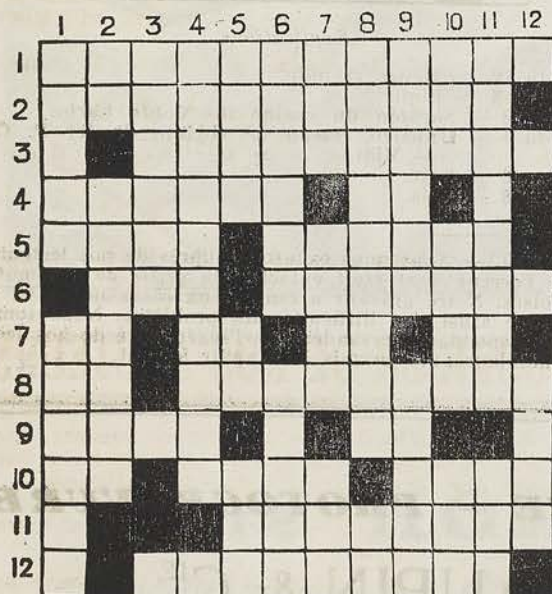
ERRATUM

Les beaux portraits et la reproduction du « Bouquet à l'arrosoir » qui accompagnaient l'article de M. Cresson sur « Foujita, peintre parisien » paru dans le n° 209 de notre Revue étaient extraits de la publication japonaise. 論 畫

Les mots croisés d'INDOCHINE

Les mots croisés de A. Fréval.

N° 7.



Horizontalement.

1. — Activités de patrouilles.
2. — Mortier rajeuni.
3. — Bande de soldats.
4. — C'est le moindre qualificatif qu'on puisse appliquer à une population soumise à la « guerre des nerfs » — Signal d'une sortie en masse (phonétiquement).
5. — Fit partir.
5. — Les fantassins se mettent derrière... pour ne pas être mis dessous.
6. — Initiales du « rempilé » dans le style militaire — Effet caractéristique d'un bombardement massif.
7. — Deux lettres de soldat — Fut détruite par des vagues successives — Par quoi débute la stra-

tégie — Premières initiales de formations coloniales.

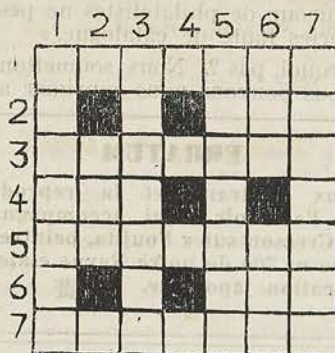
8. — Dans une expression désignant un secteur peu fréquenté — But de la propagande.
9. — Sa définition fait penser aux « bobardiers lourds » — En mouvement.
10. — Deux des trois lettres qui précèdent souvent un communiqué — Blindages d'antan — Avec ou sans « e » indispensable au chasseur... et même au bombardier.
11. — Qualifie une troupe de vieux briscards.
12. — L'être par une averse est un moindre mal pour les troupes.

Verticalement.

1. — Se fait avec l'intention de blesser — Lance-pierres de gros calibre.
2. — (Initiales) Réunit de curieux militaires — Fondateur d'une dynastie qui conquiert son royaume les armes à la main.
3. — D'un aspect inesthétique, conséquence de luttes nombreuses.
4. — Le guerrier moderne, avec son masque à gaz et tout son attirail, semble sortir de ce récit.
5. — On y couche les « gars de la marine » — (Phonétiquement) un pas vers la victoire quand il est transformé — Pointe avancée dans un élément mobile.
6. — Incite à l'attaque — Vision meurtrière.
7. — Antique sirène d'alarme — Protagoniste d'un conflit actuel — Abri... ou prison quand il s'agit d'un lieu.
8. — Injonction péremptoire — La Victoire fut ravie à l'une de ses îles (phonétiquement).
9. — Un festin fut fatal à cette victime d'un grand conquérant — Ce peuple ne l'était pas de ravages.
10. — Interjection mélangée — Rentrer dedans exprime vulgairement une action agressive — Prélude en général à une explication brutale.
11. — Certaine fut fatale au fils de la Terre — Se prend en prévision d'une offensive éolienne.
12. — Avance en force.

Les mots croisés poétiques de G. Rimant.

N° 5. — Laos.



Ma Muse a décrété : « C'est l'immense étendue
Du Laos, qu'aujourd'hui l'on ira visiter ».
L'obéissance entière aux Muses étant due,
Pour l'agreste pays, partons sans hésiter.

Entendu ? Que chacun, alors, nous accompagne
En ces sites sereins aux charmes ingénus,
Où l'on voit, toute nue, émerger d'un long pagne
Quelque jeune poitrine offrant ses fruits charnus.

Sous le rouf arrondi de l'étroite pirogue,
La rêverie alterne avec l'émotion ;
Car le Mékong, autant qu'un Mississipi rogue,
Réclame le respect et la dévotion.

Un noir rempart de roc en maint endroit l'obstrue,
Armure qu'on dirait ciselée au burin ;
La pirogue, affolée, éperdument s'y rue,
Mais l'esquive en donnant un soudain coup de rein.

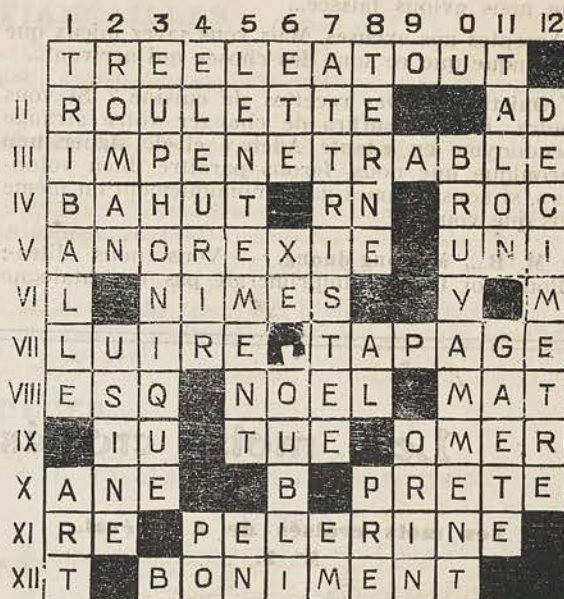
Rapides du Mékong, sur quoi la vie oscille,
Vos rochers d'une autre ère évoquent-ils donc pas,
Sous leurs mitres de deuil, quelque houleux concile
D'évêques ténébreux disputant du trépas ?...

Et quant à vous, mes sœurs, toujours inassouviées
De vitesse, raillant le Laos ralenti,
Descendez le Keng-Tiane, et vous serez servies !
Que votre main me tue après, si j'ai menti !

Georges RIMANT.

Solution des mots croisés de A. Frévat.

N° 6.



Explications.

2 du IV — Rouge et noir.

1 du IX — Pique.

2 du 2 — Surnom du casino de Monte Carlo.

2 du 4 — L'ancien réseau de chemin de fer P. O.

— Midi.

2 du 6 — Rixe.

2 du 8 — Aléa.

N. B. — Nous nous excusons auprès de nos lecteurs de l'erreur dont était entachée la grille de ces mots croisés. Notre graveur a omis deux cases noires et a ajouté ainsi aux difficultés du problème. Nous sommes cependant persuadés que l'ingéniosité de nos lecteurs leur aura permis d'en venir à bout.

OFFSET — TYPOGRAPHIE — PHOTOGRAVURE**IMPRIMERIE TAUPIN & C^{IE}****HANOI — 8-10-12, RUE DUVILLIER — HANOI****TÉLÉPHONE N°s 147-148**

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).

Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.

Imprimerie G. TAUPIN ET C^{ie}

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16^e arrondissement

Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifique

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278



Bière HOMMEL Export Boissons Gazeuses LARUE GLACE

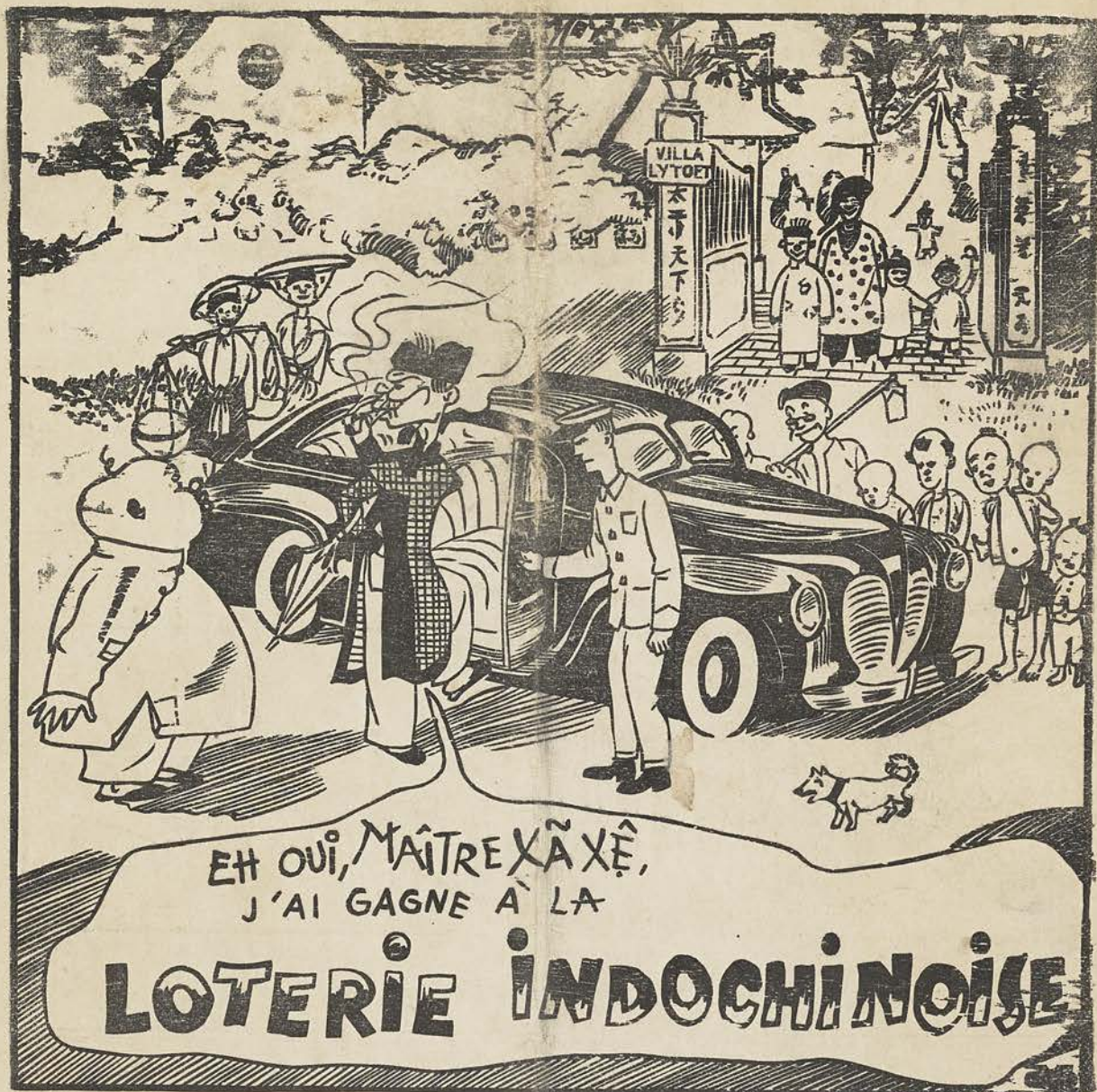
sont des produits que continue à fabriquer la

SOCIÉTÉ DES BRASSERIES

ET GLACIÈRES DE L'INDOCHINE

S. A. au Capital de 4.712.400 \$

En vente partout



SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, Boulevard Francs-Garnier, HANOI

TOUTES LES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ :

Etude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD
et dans les principaux centres du Delta